

---

## EXPLICATION

*Du Monument gravé sur la pierre en vers Chinois, composés par l'Empereur, pour constater à la postérité la conquête du Royaume des Eleuths faite par les Tartares Mant-choux, sous le regne de Kien-long, vers l'an 1757.*

---

A MONSIEUR BERTIN,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

MONSIEUR,

*Dans la lettre que vous m'avez écrite, il y a deux ou trois ans, à nos Peres Chinois, vous demandiez qu'on vous donnât quelques connoissances particulières de cette partie de la Tartarie que l'on appelle le pays des Eleuths, ou des Zongores. J'attendois pour vous satisfaire, de pouvoir être assez instruit moi-même, pour ne rien avancer que de bien cer-*

tain ; j'attendois aussi que la Carte, que l'Empereur a donné ordre de graver, fût rendue publique.

L'année dernière je fis l'acquisition du Monument, qui décrit en vers Chinois, les principaux actes d'une Tragédie, dont, pour ainsi dire, j'ai été le spectateur. Je l'envoyai à la Bibliothèque du Roi, avec promesse d'en faire la traduction dans mes premiers momens de loisir. Une révolution au moyen de laquelle une Nation entière se trouve anéantie, mérite, sans doute, d'occuper une place dans les fastes de l'Univers.

Je me mis donc en devoir de remplir ma promesse : mais je trouvai des difficultés insurmontables, pour pouvoir rendre intelligibles, traduits en François, des especes de vers didactiques que les Chinois, même les plus instruits dans leur langue, ne peuvent entendre, s'ils n'ont l'histoire du temps à la main. Je renonçai à traduire, et je pris le parti d'expliquer.

J'avois gardé, pour mon instruction particulière et comme des modèles d'éloquence et de la plus pure diction, la plupart des écrits que Sa Majesté fit paroître dans le temps, tant pour justifier ses démarches, qu'il craignoit qu'on ne taxât, que pour annoncer, après tant de pertes, des succès dont il vouloit qu'on ne doutât point. J'ai relu ces différentes pièces, et je les ai enchâssées par lambeaux, et dans le

texte et dans les notes, lorsqu'il m'a semblé qu'il le falloit pour pouvoir être compris. Ainsi c'est toujours l'Empereur qui parle ; c'est presque toujours lui qui explique : on peut l'en croire sur ce qu'il dit.

J'aurois pu joindre ici une Carte, telle quelle, du pays des Eleuths ; j'ai mieux aimé différer à l'année prochaine, parce que je pourrai l'avoir, pour lors plus exacte et beaucoup plus complete.

Les nouvelles Hordes de Tartares, Tourgouths et autres, qui, l'année passée et cette année encore, sont venus se mettre sous l'obéissance de l'Empereur, au nombre de plus de cent mille familles, ont fait naître dans l'esprit de ce grand Prince, l'idée de joindre la carte de leur pays à la carte déjà faite du pays des Eleuths. Il y a déjà plus de cinq mois qu'un de nos Peres Géographes est parti pour remplir cet objet. A son retour, je tâcherai de me procurer le fruit de son travail, que je joindrai à l'explication du monument que l'Empereur vient de faire élever en Tartarie ; en mémoire de l'événement singulier de l'arrivée de ces Tartares ; événement dont il se trouve flatté, et dont il s'est applaudi, beaucoup plus qu'il n'avoit fait des événemens les plus glorieux de son regne. A entendre ces Tourgouths et les autres Tartares, il y a plusieurs autres peuples qui se disposent à suivre leur exemple. Si les transmigrations

*qu'ils annoncent ont lieu, j'aurai l'honneur de vous en informer. En attendant, je vous supplie de vouloir bien agréer ce que je prends la liberté d'envoyer, cette année, et de ne pas douter du très-profond respect avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant  
 Serviteur, AMIOT, M. D. L.  
 C. D. J.

*à Peking, le 4 Octobre 1772.*

MONUMENT

---

## M O N U M E N T

D E L A

### C O N Q U Ê T E D E S E L E U T H S.

C'EST ici la quatrième année depuis que mes troupes ont commencé la guerre au-delà des frontières occidentales de mon Empire. Par combien d'actions mémorables, tant les Généraux que les Officiers, et les Soldats eux-mêmes ne se sont-ils pas distingués! Il est naturel qu'après avoir été si long-tems absent de leur Patrie, ils souhaitent de la revoir; du milieu du sang et du carnage, leurs cœurs ne se sont point encore si fort endurcis, qu'ils ne dirigent quelques tendres soupirs vers leurs familles. Il est raisonnable qu'après avoir couru tant de dangers, et surmonté tant d'obstacles, ils desirent de jouir enfin du repos; il est juste que je pense moi-même à le leur procurer.

On n'entreprend rien, sans se proposer quelque objet; on prend des moyens qu'on croit efficaces, pour faire réussir son entreprise. Si l'on tire l'épée, c'est pour qu'elle agisse; mais on la remet dans le fourreau, lorsqu'on a obtenu ce pourquoi on la faisoit agir.

Quoiqu'à raison de la très-grande distance qui sépare ces lieux de ceux où j'ai porté la guerre, il ne m'ait pas été permis d'aller combattre en personne, je puis dire néanmoins que j'ai combattu. J'ai fait comme au jeu des Echecs: j'ai placé toutes les pièces et je les ai fait agir à propos.

C'est avec une répugnance extrême que je me suis déterminé à armer mes guerriers; c'est lorsqu'il ne m'a pas été possible de m'en dispenser, que je les ai fait marcher contre les rebelles; c'est pour châtier des brigands qui ne reconnoissoient plus aucun

T t

frein, que j'ai employé la force de tant de bras. Je vais détailler les motifs de mon entreprise; et en prenant cette grande affaire depuis son origine, j'en continuerai l'exposition succincte, jusqu'à la fin qui l'a si glorieusement terminée.

L'empereur, mon aïeul, fut contraint autrefois de châtier les Eleuths, et de réprimer leur insolence par la force de ses armes. Trois fois ces téméraires osèrent provoquer son courroux; et trois fois mon illustre aïeul se mit à la tête de ses six Ché pour combattre en personne (1).

Tels que des loups attroupés, qui voyant, quoiqu'au loin encore, des chasseurs venir à eux, se dissipent d'eux-mêmes, et s'enfuient avec précipitation, chacun vers sa propre tanière, pour s'y mettre à couvert du malheur dont il se croit menacé: tels les Eleuths à la vue de nos troupes, et au seul bruit de nos armes, se séparaient, se dispersaient et se rendoient par diverses routes dans les lieux les plus reculés de leurs possessions. Rentrés en apparence dans le devoir, ils paroisoient ne vouloir plus s'en écarter; ils étoient tranquilles jusqu'au départ de nos guerriers. Nos troupes cessoient-elles de les observer; ils recommençoient leurs courses, ils exerçoient leurs brigandages comme auparavant, c'étoient les loups qui revenoient assouvir leur rage sur une proie qu'ils avoient abandonnée à regret.

C'est ainsi que le perfide Tsé-ouang-reptan se conduisit d'abord. On le vit alternativement se montrer et disparaître, repa-

(1) Les six Ché sont six corps de troupes, sans lesquels un Empereur de la Chine ne fait jamais la guerre en personne. Chaque Ché est composé de douze mille cinq cents hommes. Ainsi les six Ché composent seuls une armée de soixante-quinze mille hommes. Ils doivent être rendus au camp, vers le même

temps à peu-près que l'Empereur, quel que soit le chemin qu'ils aient pris; car ils ne suivent pas tous une même route, pour ne pas affaïner les lieux par où ils passeroient. C'est à la tête de ces troupes, ou corps de troupes que les Chinois appellent du nom de Ché, que Kang-hi combattit contre les Eleuths.

roître de nouveau, puis courir à perte d'haleine dans les déserts de sa domination, pour y trouver un asile où il pût se remettre de ses frayeurs (2).

Vaincu par nos troupes, défait, mis en fuite et abandonné des siens, Kaldan, se voyant sans ressources, s'étoit donné la mort par le poison. Chargé du cadavre de son pere, suivi d'un petit nombre des siens, Septen-Paltchour s'étoit réfugié chez Reptan.

Nous voulions que Kaldan, quoique mort, fût puni, comme

(2) *Tse-ouang-Reptan* n'étoit originairement que le Chef d'une petite horde soumise au Roi des Eleuths.

Le *Royaume des Eleuths*, dit *Kang-hi*, dans l'histoire de la conquête qu'il en fit, est un grand Royaume situé au Nord-ouest de la Chine. Son nom n'a pas toujours été le même. Quand ils érigerent leurs possessions en Royaume, ils se déclarèrent nos vassaux. Le premier de leurs Rois qui vint, en cette qualité, nous rendre hommage, se faisoit appeller *Kousi-han* (le Roi *Kousi*). Il vint pour la première fois sous le règne de *Chun-tché*. L'empereur le traita en Roi, lui donna un sceau particulier et le décora du titre de *Souré* (qui signifie éclairé). Il lui accorda toutes les prérogatives accordées déjà aux autres feudataires, et le fit inscrire dans les Registres de l'Empire sous le nom de *Souvé Kousi-han* (le Roi éclairé *Kousi*).

Ses descendants *Orchirtou-han*, et *Abatai-noïen*, ayant choisi le pays qui est à l'Ouest du *Loang-hô*, pour être le lieu de leur séjour, furent appelés du nom de *Mongoux-Eleuths*. Après eux *Tchetchen-ombou* ayant remporté une célèbre victoire

sur ceux qui portent des bonnets blancs, reçut pour cette raison tous les honneurs dus à son mérite, et l'Empereur lui donna ou lui confirma les glorieux titres de *Patour*, et de *Tousiétou Patour Tag-tsing*, mots mongoux, qui font allusion aux qualités guerrières qu'il employa si à propos pour purger son canton des Brigands qui l'infestoient.

Un des descendants de *Tousiétou Patour Tag-tsing*, se fit nommer le vaillant *Taidji*, parce que l'Empereur voulut bien lui accorder ce titre. C'est le vaillant *Taidji* connu par les Mongoux sous le nom de *Talâi-Patour Taidji*, qui vint avec les siens habiter le pays de *Hou-hou-nor* où ils fixèrent leur séjour. On les appella les *Eleuths Mongoux* de *Hou-hou-nor*.

*Hotohotchin*, pere de *Kaldan*, avoit pris le nom de *Patour Taidji*; et comme il s'étoit établi au Nord de la Montagne *Altai*, lui et les siens furent appelés les *Eleuths Mongoux* du Nord.

*Hotohotchin* eut pour successeur, après sa mort, son fils, du nom de *Sengue*. Ce *Sengue* étoit frere cadet de *Kaldan*. Ils étoient l'un et l'autre

ou punit les rebelles, afin de servir de préservatif à ceux qui seroient tentés de l'imiter. Reptan, pour nous satisfaire, déterra son corps, lui coupa la tête et nous l'envoya: nous voulumes encore avoir entre nos mains Septen-paltchour, le fils de ce perfide; Reptan nous le livra de même. Reptan n'étoit cependant qu'un traître, qui cherchoit à nous en imposer pour parvenir plus sûrement à son but (3). Mais qui n'eût pas été trompé par

*d'un même pere et d'une même mere: mais Kaldan s'étant mis fort jeune au service du grand Lama, s'étoit fait Lama lui-même, et avoit laissé sous ses droits à son frere Sengue. Leur pere Hotohotchin avoit eu d'une femme du second ordre deux autres fils, dont l'un portoit le nom de Tchetchen, et l'autre celui de Patour. Ceux-ci, jaloux de Sengue, parce qu'ils ne se croyoient pas aussi bien partagés que lui, tant en terres qu'en bestiaux, le pilloient toutes les fois qu'ils en avoient l'occasion. La haine qu'ils conçurent contre lui alla si loin, qu'ils le massacrerent enfin, et se partagerent ses dépouilles.*

*Kaldan apprit, dans sa solitude, la mort tragique de son frere, et le désordre qui régnoit dans le reste de sa famille. Il obtint du grand Lama toutes les dispenses qui lui étoient nécessaires pour pouvoir rentrer dans ses droits, et quelques secours de troupes pour lui en faciliter les moyens. Ce Kaldan, quoique Lama dès sa plus tendre jeunesse, étoit naturellement cruel et sanguinaire, il ne quitta pas ses inclinations. Il étoit dans son centre quand il avoit les armes à la main; et quand ils les ont prises une fois, il ne les quitta plus qu'à la mort.*

*Il attaqua ses deux freres Tchetchen et Patour, les vainquit, les fit mourir, s'empara de tout ce qui leur avoit appartenu, et se fit déclarer Taidji. Ses premiers exploits militaires lui avoient trop bien réussi, pour en rester là; il tenta d'autres. Sous le moindre prétexte, il attaquoit les Taidji ses voisins; et comme il étoit courageux, qu'il entendoit très-bien la guerre, et que d'ailleurs il les prenoit au dépourvu, il ne manquoit guere de les vaincre. C'est ainsi qu'il se les vendit tributaires, les uns après les autres, et qu'ayant réuni sous sa domination les trois hordes principales des Eleuths, il forma un grand Royaume qui fut appelé le Royaume des Eleuths.*

*Telle est l'origine de ces Tartares Mongoux, auxquels on donne ici le nom d'Eleuths. Kang-hi qui étoit très au fait de ce qui les regarde en a ainsi parlé, et je n'ai pas cru m'écarter de mon sujet en rapportant ce qu'il en a dit. On écrit en Europe *Eluth*, je ne sais trop pourquoi. Leur véritable nom écrit à la Tartare est *Oloth*, les Chinois l'écrivent par les trois caracteres *Ngo-to-té*, et je l'écris *Eleuth* pour approcher de plus près de la maniere dont on le prononce ici.*

(3) *Reptan* comblé de bienfaits de l'Empereur, avoit témoigné sa

de si belles apparences? Soumis à tous nos ordres, et les exécutant à point nommé, il ne nous laissoit aucun sujet raisonnable de le soupçonner. Nous le laissames jouir en paix de la liberté et de toutes les prérogatives dues à son rang.

Profitant de notre bonne-foi, et ne se voyant plus observé par des troupes qui n'eussent pas manqué de le châtier, aussitôt qu'il se seroit rendu coupable, il se fortifia peu-à-peu, il agrandit le pays de sa domination, il augmenta le nombre de ses sujets; et quand il se crut assez fort pour pouvoir exécuter impunément de plus grands projets, il porta ses armes au loin, ravagea plus d'une fois le Si-tsang, et n'épargna pas même ceux d'entre les Mongoux qui étoient le plus immédiatement sous notre protection (4). Il ne posa jamais les armes, le reste du temps que vécut encore mon auguste aïeul. Il fallut sans cesse envoyer contre lui; sans cesse il fallut le combattre; il fallut toujours le poursuivre après l'avoir vaincu. Jamais il ne put succomber entièrement sous nos armes victorieuses. Battu d'un côté, il reparoissoit bien-tôt d'un autre, pour se faire battre encore; mais il échappoit toujours.

Yong-tcheng (5) mon pere ne crut pas devoir imiter en reconnaissance par une soumission sans bornes à tous les ordres qu'on lui intimoit de sa part; mais cette soumission n'étoit qu'apparente. C'étoit un artifice de sa part pour tromper plus sûrement son bienfaiteur, en l'engageant à retirer ses troupes. En effet, il ne se vit pas plutôt libre de l'inquiétude que lui causoit le voisinage des armées impériales, qu'il porta le ravage et la désolation partout. Il fallut renvoyer des troupes; mais comme *Reptan* s'étoit fortifié de plus en plus, qu'il étoit rusé, et qu'il avoit une parfaite connoissance de tout le pays; on ne put jamais le détruire, quelques efforts que

l'on fit pour pouvoir en venir à bout. Il se défendit en brave ou se tira d'affaire en rusé, pendant tout le temps que *Kang-hi* fut encore sur le Trône.

(4) On appelle du nom général de *Si-tsang* toutes les hordes des Tartares qui sont depuis les confins de la Chine proprement dite jusqu'aux frontieres de la Moscovie. Cependant on entend plus particulièrement par *Si-tsang* les hordes qui sont plus près du Tibet et sous la domination immédiate du Grand Lama.

(5) *Yong-tcheng*, en montant sur le Trône, n'étoit pas sans inquié-

cela mon aïeul; il prit une toute autre conduite. Persuadé qu'il suffisoit d'entretenir la paix dans le voisinage de nos frontieres; il n'y laissa de troupes qu'autant qu'il en fallut pour les garder. Dédaignant une guerre dans les formes avec des brigands, il n'envoya pas des armées contre eux pour les combattre en son nom; mais instruit, peu après, des ravages que ces mêmes brigands faisoient impunément parmi les Mongoux ses sujets, il n'hésita plus sur ce qu'il avoit à faire. Il donna du secours aux siens, sans compromettre pour cela sa gloire.

Des provisions abondantes de grains, des sommes d'argent considérables, différens corps de troupes fraîches et exercées, tout cela fut destiné pour la Tartarie. On en fit deux parts, dont l'une fut envoyée sur les frontieres de l'Occident, et l'autre moitié sur les frontieres du Nord. Des Officiers capables et expérimentés furent choisis pour la distribution. C'est à ceux d'entre les Mongoux qui seroient opprimés par Tsé-ouang-Raptan qu'on devoit prêter main-forte, et fournir les autres secours. Foibles moyens dont tout l'effet fut d'engager le rebelle à mieux cacher ses desseins perfides (6).

tudes du côté de ses freres. Il en avoit un sur-tout qui étoit actuellement à la tête d'une armée dont il étoit très-ainé. Il n'en falloit pas davantage pour répandre la crainte dans le cœur d'un Prince naturellement soupçonneux. Sous prétexte de vouloir faire goûter à ses sujets toutes les douceurs de la paix, il rappella les troupes qui étoient en Tartarie, et laissa les Tartares se disputer entr'eux leurs droits respectifs sur des terres et des déserts qui n'influoient en rien au bonheur et à la Majesté de l'Empire Chinois. Mais il ne fut pas long-temps sans comprendre qu'il falloir sur les frontieres quelque chose de

plus qu'un petit nombre de soldats pour les garder. S'il ne se fût hâté de secourir les siens, *Tsé-ouang-Raptan* n'eût pas tardé à les subjuguier, et à lui débaucher peu-à-peu tous ses Mongoux. Malgré les secours abondans d'hommes, d'argent et de provisions qu'il fit passer en Tartarie, il ne laissa pas de se voir enlever des hordes entieres. Cela ne l'inquiéta pas beaucoup. Il avoit dans sa propre Cour des affaires d'une toute autre importance; et c'est à les terminer qu'il mit tous ses soins.

(6) *Tsé-ouang-Raptan* voyant les troupes impériales toujours prêtes à voler au secours des Mongoux qu'il

En me désignant son successeur à l'Empire, mon auguste pere n'oublia pas de me donner ses instructions pour le bien gouverner: « *Ne prenez les armes, me dit-il, que lorsqu'il ne vous sera pas possible de faire autrement. Ceux qui sont répan-*

attaqueroit, se tint en apparence dans les bornes du devoir; mais il n'étoit ainsi tranquille que pour cacher aux yeux des Mongoux eux-mêmes ce qu'il tramait pour les perdre. Le peu de temps qu'il fut dans l'inaction, il l'employa à se fortifier, et à former une ligue avec le *La-tsang-han* qu'il trouva le moyen de mettre dans ses intérêts.

Ce Roi de *La-tsang* avoit un fils qui s'appelloit *Tan-tchong*; *Tsé-ouang-Raptan* avoit une fille qui étoit à peu près du même âge, il la donna en mariage à *Tan-tchong*. Quelque temps après il se brouilla avec le pere de son gendre, lui tendit des pièges, et vint à bout de le faire tuer. Il s'empara de ses états, au préjudice de tous ceux de la famille du mort auxquels la succession au Trône de *La-tsung* appartenoit de droit.

Indigné d'une pareille conduite, presque tous les Chefs des différentes hordes se liguerent contre *Raptan*; mais celui-ci les battit presque toujours, les fit fuir devant lui et porta la dévastation dans toutes leurs terres. Voyant qu'ils ne pouvoient résister seuls à un ennemi si puissant, ils eurent recours à l'Empereur, et le supplièrent de vouloir bien les délivrer d'un homme qui étoit, disoient-ils, pire qu'une bete féroce, d'un brouillon et d'un perturbateur du repos public, dont les ravages, après avoir désolé tout leur

pays, s'étendroient à coup sûr sur les possessions même de l'Empire.

*Yong-tcheng* eut égard à leurs prieres, et pensa tout de bon à les secourir. Comme le *Si-tsang* étoit le pays qui se ressentait le plus des fureurs de *Tsé-ouang-Raptan*, le *Si-tsang* fut celui que l'Empereur mit d'abord à couvert en y envoyant un bon nombre de troupes. La principale des hordes du *Si-tsang* avoit alors *Ta-tsereng* pour Chef.

A la tête de ses propres troupes, et de celles qu'on lui envoya de la Chine, *Ta-tsereng* donna la chasse à tous les brigands, vint à bout de contenir dans le respect tous les autres chefs des hordes voisines, et se fit craindre de *Tsé-ouang-Raptan* lui-même. C'est de ce *Ta-tse-reng* que descend *Ta-oua-tsi*, dont on aura occasion de parler dans la suite comme d'un des principaux mobiles de la guerre qui a éteint pour toujours, ou tout au moins pour long-temps, le Royaume des *Eleuths*. C'est le même que M. l'Abbé *Chappe* appelle le *Noyon-Débatchi*, apparemment d'après la relation ou la prononciation des Russes. Son véritable nom écrit à la Tartare est *Tavouatsi*. Les Chinois l'écrivent par les trois caracteres *Ta-oua-tsi* qui expriment fort bien le son du nom Tartare.

Du reste, ce *Ta-tsereng* ne fut pas long-temps sans se révolter lui-même. Il abandonna le lieu où il faisoit son séjour, après avoir mas-

» *dus au-delà de nos frontières, pro. oqueront de temps en temps*  
 » *votre juste courroux, ainsi qu'ils l'ont fait sous le règne de mon*  
 » *père, et sous le mien. Il est bon que vous sachiez, du moins*  
 » *en général, quelles sont en cela leurs prétentions et leurs vues;*  
 » *Je vais vous en instruire.*

» *En nous provoquant sans cesse, pour nous engager à leur*  
 » *faire la guerre, les Eleuths ont deux intentions principales, la*  
 » *première est de se faire un nom parmi les autres Mongoux leurs*  
 » *voisins. En osant se mesurer ainsi avec les troupes de l'Em-*  
 » *pire, en les battant séparément et en détail, lorsqu'elles ne*  
 » *sont point encore remises des fatigues d'une longue route, et*  
 » *avant qu'elles aient pu se réunir pour former un corps d'armée,*  
 » *ils se rendent redoutables, et se croient en état de donner la loi.*

» *La seconde raison, c'est pour nous engager à dégarnir nos*  
 » *frontières d'un côté, en nous attaquant, tout-à-coup, d'un*  
 » *autre. Ils font alors leurs excursions, dans les lieux d'où l'on*  
 » *a retiré les troupes, et y exercent en sûreté leurs brigandages.*  
 » *Fiers ensuite de leurs prétendus succès, enflés de tous ces pe-*  
 » *tits avantages, qu'ils envisagent comme autant de victoires*  
 » *qu'ils ont remportées sur nous, ils se font craindre de leurs voi-*  
 » *sins, grossissent insensiblement le nombre de leurs amis et de*  
 » *leurs alliés, se soustraient à l'obéissance qu'ils nous doivent,*  
 » *et se croient en état de soutenir tous nos efforts dans une*  
 » *guerre en forme.*

» *Ne vous laissez point prendre à leurs artifices : n'entreprenez*  
 » *de les faire rentrer dans le devoir, que quand vous serez sûr des*  
 » *moyens que vous mettrez en usage pour vous faire obéir (7) ».*

sacré la plus grande partie des troupes impériales qui y étoient habitées, et s'enfonça avec les siens dans le désert.

(7) *Yong-tcheng* donne ces instructions à son fils pour le prémunir contre les artifices des Eleuths, dont

malgré toute sa politique, il fut lui-même la dupe, en tombant dans les pièges qu'ils lui avoient tendus. Il veut aussi lui insinuer par-là que s'il est tombé dans quelques fautes, c'est parce qu'il s'étoit écarté de la route qui lui avoit été tracée par *Kung-*

Ainsi

Ainsi parla mon père; et toutes ces paroles pénétrèrent jusques dans le fond de mon cœur.

*ii.* L'Empereur rappelle toutes ces particularités pour persuader à ses sujets que la conduite qu'il a tenue envers les Eleuths lui avoit été tracée par son père; Quoi qu'il en soit, *Yong-tcheng* n'envoya d'abord que de petits corps de troupes, dont les Eleuths avoient l'adresse d'empêcher la réunion en les attaquant en détail, et en les dispersant. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina enfin à envoyer un secours considérable d'hommes et d'argent au Roi de *La-tsang*. Après le départ du perfide *Ta-tsereng*, les chefs des différentes hordes de *Latsang* s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un autre Han. En même temps, députerent un nommé *Loptsang-Tankin* avec la qualité d'Ambassadeur, pour venir à Peking assurer, au nom de tous, à Sa Majesté Impériale qu'ils n'avoient rien tant à cœur que d'être et de demeurer éternellement les fideles vassaux de l'Empire. *Loptsang-Tankin* arriva à la Cour, et y fut bien reçu. Peu de temps après arrivèrent de nouveaux Ambassadeurs pour faire les mêmes protestations que *Loptsan-Tankin*, au nom du Han nouvellement élu.

Sur des assurances si positives, l'Empereur qui avoit envoyé un assez bon nombre de gens de guerre, tant contre *Ta-tsereng*, que pour garder les frontières, crut que la soumission volontaire de celui qui avoit été substitué aux rebelles, et de tous les autres chefs des hordes voisines, alliées ou tributaires, le

dispensoit d'entretenir des troupes qui ne pouvoient être d'aucun usage. Il leur envoya l'ordre de revenir.

Celles qui gardoient les frontières du côté de l'Occident, furent les premières à l'exécuter; mais elles eurent à peine fait une ou deux journées de chemin, que les Eleuths les poursuivirent comme des ennemis, en massacrerent un grand nombre, et pillèrent presque tout leur bagage. Après ce premier coup de main, ils se transporterent dans tous les lieux où l'Empereur avoit établi des haras, et en enlevèrent tous les chevaux. Ils s'en servirent pour remonter leurs gens et coururent avec précipitation vers les frontières du Nord, où ils se portèrent aux plus violens excès. Ils prirent au dépourvu des hommes sans défiance, dans le temps qu'ils se dispoient à un retour paisible, et en massacrerent un grand nombre. Ils pillèrent ensuite tout ce qui tomba sous leur main.

L'Empereur, informé de leur perfide conduite, pensa sérieusement à les châtier. Il avoit donné une de ses filles en mariage, à un Prince Mongou, nommé *Tschering*, lequel ayant joint ses propres troupes à celles dont l'Empereur le nommoit général, eut bientôt nettoyé le pays de tous les brigands qui l'infestoient. Après avoir remporté chez eux victoire sur victoire, il vint à bout d'exterminer leurs chefs. A l'exception d'un, tous les autres périrent, ou les armes à la main, ou par le

Je montai sur le Trône. Ne voulant rien omettre de tout ce qui pouvoit m'aider à le remplir avec gloire, je rappelai le souvenir des instructions qui m'avoient été données. *Régnons en paix*, me dis-je à moi-même, *que la tranquillité de mes sujets soit le doux fruit de mon Gouvernement; les Tartares nos voisins paroissent avoir oublié leurs anciennes querelles, et dépouillé leur fureur; entretenons la bonne intelligence qui regne parmi eux. Le Si-tsang parfaitement soumis à nos ordres, semble faire dépendre son bonheur de sa soumission, tâchons de lui persuader que nous sommes sans défiance; donnons-lui des preuves d'une entière sécurité. Les troupes, qui gardent nos frontieres, tiennent, il est vrai, tous les Mongoux des environs en respect; mais elles font naître l'idée de la guerre, et les empêchent de quitter les armes; rappelons ici nos guerriers.*

L'exécution suivit de près le projet. Mes troupes eurent ordre d'abandonner incessamment un pays où je les croyois désormais inutiles. Je les rappelai dans leur patrie; mais en les rappelant, je fis savoir mes intentions aux Eleuths, et je les instruisis ainsi en peu de mots: *Ne doutant point que vous ne soyez fideles; je veux bien vous laisser libres de vous conduire selon vos loix, et à votre gré. Si vous persistez dans votre obéissance, je continuerai à vous accorder ma protection, et à vous combler de bienfaits; mais, si par l'effet d'une inconstance qui ne vous est que trop ordinaire, vous venez à vous écarter de votre devoir, comme vous l'avez fait tant de fois, soyez sûrs que les châtimens les plus rigoureux vous feront expier vos fautes.*

supplice des criminels. Celui qui échappa se nommoit *Erteni*. On prétend qu'il se réfugia chez une puissance étrangere, d'où quelques efforts que l'on ait tenté, il n'a jamais été possible de le retirer.

Jusqu'à présent je n'ai rapporté des Eleuths que ce qui se passa sous

les regnes de *Kang-li* et de *Yong-tcheng*. Ce que je dois dire, s'est passé sous le regne de *Kien-long*. On me pardonnera la longueur de mes remarques en faveur des connoissances qu'elles donnent d'un peuple qu'on ne connoit guere en Europe.

La crainte, plus que tout autre motif, fit sur les Eleuths, l'impression que j'en attendois. Ils rentrerent en eux-mêmes, ils témoignèrent du regret de leur conduite passée; ils protesterent de nouveau qu'ils seroient désormais des vassaux sincérement fideles.

Leur Roi, qui avoit pris le nom de *Kaldan*, m'envoya des Ambassadeurs pour me prier de l'agréer au nombre de mes sujets, et de vouloir bien le reconnoître pour tel, en acceptant les hommages et le tribut qu'il me faisoit offrir en cette qualité.

Je reçus avec bonté ces Ambassadeurs; je leur répondis que j'acceptois volontiers et les hommages qu'ils me rendoient, et le tribut qu'ils m'offroient au nom de leur maître; je les chargeai de l'assurer de ma protection et de ma bienveillance; je les comblai de bienfaits, et je les renvoyai chargés de dons.

Charmé de mes bontés, *Kaldan* fut fidele à sa promesse et coula le reste de ses jours en paix. Mais *Atchan*, son fils, le perfide *Atchan* (8) ne marcha pas sur ses traces. Il courut à pas de géant dans la carrière des crimes; il en commit de toutes les sortes. L'énumération en seroit ici inutile. Il suffit de dire que les Chefs des différentes hordes, le regarderent comme un monstre dont il falloit purger la terre. Ils chercherent chacun en particulier, les moyens d'en venir à bout.

Plus adroit, plus rusé, plus heureux que tous les autres, le *Lama Torgui* se mit à la tête d'une troupe de déterminés (9). Bien-tôt ses parens et ses amis, suivis de tous les mécontents

(8) *Atchan* est le nom que *Tsé-ouang-torgui-Namoutchar*, Roi des Eleuths après *Kaldan* son pere, portoit dans son enfance. C'est par mépris qu'on lui donne ici ce nom. On n'en agit ainsi qu'à l'égard des hommes les plus vils.

(9) *Torgui* étoit fils du Roi des Eleuths; mais sa mere n'étoit qu'une concubine, ou une femme du se-

cond ordre, ce qui, suivant les Loix des Mongoux, l'excluoit positivement du Trône, tant qu'il y auroit des Princes de la femme légitime. D'ailleurs, il étoit censé avoir renoncé à tous ses droits, en se faisant *Lama*. Les *Lamas* sont, comme l'on sait, en très-grande considération chez les Mongoux.

de sa propre famille, se joignirent à lui. Il marcha contre Atchan, l'attaqua, le vainquit et lui fit ôter la vie. Profitant de sa bonne fortune, et faisant valoir l'espece de droit que sa naissance lui donnoit au Trône des Eleuths, il se fit déclarer Roi, au préjudice des héritiers naturels, qu'il trouva le secret de faire périr en peu de temps l'un après l'autre.

Ta-oua-tsi, l'un des prétendants à ce Trône, usurpé par le Lama Torgui, se mit sur les rangs. Issu du sang royal, et descendant en droite ligne de Tcholos-han (du Han, ou du Roi de Tcholos), il crut qu'au défaut des fils ou des freres légitimes d'Atchan, il devoit régner sur les Eleuths. A l'instigation de Amoursana (10) il prit les armes, battit Torgui et le dépouilla, comptant profiter seul de ses dépouilles.

Sortant comme lui du sang du Roi de Tcholos, quoique d'une branche collatérale, et de l'un des plus petits rameaux, Amoursana n'avoit pas moins d'ambition. Si, sans se donner comme un des prétendants au Trône, il souffla secrètement le feu des dissensions et de la guerre; s'il arma Ta-oua-tsi contre l'usurpateur Torgui, c'étoit pour les détruire l'un par l'autre, ou les affaiblir tellement l'un et l'autre, qu'il ne lui fût pas difficile de les détruire lui-même, quand le temps de faire valoir ses prétentions seroit arrivé (11).

(10) Après que Lama Torgui se fut emparé des Etats d'Atchan, les deux Princes Ta-oua-tsi et Amoursana, qui croyoient leurs droits mieux fondés que ceux de l'usurpateur, se liguerent secrètement, alterent chez les *Hasaks*, leur demandoient des troupes, et s'en servirent pour détrôner Torgui.

Amoursana, dit l'Empereur, fut le mobile de toute cette affaire, quoiqu'il parût n'y entrer qu'en second. Sa politique étoit de détruire

Ta-oua-tsi et Torgui l'un par l'autre; et de s'élever lui-même sur leurs débris. On verra bientôt comment il fut la victime de cette fausse politique qui le porta à avoir recours à l'Empereur, pour venir à bout de ses desseins.

(11) Le Roi de Tcholos est le premier des trois qui se partageoient autrefois le pays des Eleuths. Taoua-tsi et Amoursana descendoient de l'un de ces Rois. Le nom d'Amoursana est aussi dénaturé dans la relation

Il arriva, ce temps, aussi-tôt après la mort du Lama Torgui, il vit que Ta-oua-tsi se faisoit reconnoître : temps de confusion et d'horreur, où la justice n'avoit pas la voix assez forte pour se faire entendre, ni l'autorité légitime assez de pouvoir pour se faire obéir.

A la tête des siens, c'est-à-dire d'un petit nombre d'hommes qui lui étoient dévoués, il se proclame insolemment Chef des Eleuths; et pour en imposer à toutes les hordes, comme si déjà d'un consentement unanime, elles l'eussent reconnu pour tel, il ose arborer l'étendart royal. Il le fait flotter devant sa tente; il s'en fait précéder et suivre toutes les fois qu'il va d'un endroit à l'autre (12).

Séduit par cet appareil de grandeur, sans trop s'embarrasser si c'est à juste titre ou par usurpation qu'on le fait ainsi briller à leurs yeux, les trop crédules Eleuths se rendent en foule sur les bords d'Ily, d'où Amoursana prétendoit donner des loix à toute la contrée (13); ils s'étendent autour de celui qu'ils croient bonnement être leur Chef, et lui rendent les mêmes hommages qu'ils

de M. l'Abbé Chappé, que celui de Ta-oua-tsi. Il appelle celui-ci *Débatohi*, et celui-là *Amour-Saman*. C'est Amoursana qu'il faut dire. On peut s'en fier à l'Empereur et à ses Secrétaires. Ils entendent aussi bien la langue des Mongoux, que celle des Mantchoux et des Chinois. Ils disent Amoursana.

(12) Les Eleuths campent sous des tentes; ils ne sont dans leurs hameaux, villages et especes de villes, qu'environ deux ou trois mois de l'année; et encore n'y a-t-il que les plus considérables d'entr'eux, qui daignent s'y retirer. Chaque chef de famille arbore un étendart devant sa tente. Cet étendart est plus ou moins

grand, suivant le rang de celui qui l'arbore.

(13) Les bords de la rivière d'Ili ont été depuis long-temps le séjour de prédilection des Rois des Eleuths. Il n'y avoit point de villes. Ils y campoient sous des tentes; tantôt dans un endroit, et tantôt dans un autre. L'Empereur y a fait bâtir une ville qui devient chaque jour plus peuplée. C'est-là qu'on envoie aujourd'hui et les Chinois et les Tartares qui ont mérité la peine de l'exil.

La Cour de Pékin, sous les Empereurs Chinois, avoit partagé les Peuples qu'elle regardoit comme ses tributaires en plusieurs départemens, parmi lesquels on donna à quelques-

rendoient ci-devant au Souverain reconnu légitime par toute la Nation.

Ta-oua-tsi n'apprit pas sans effroi ce qui se passoit loin de lui. Il en fut dans de mortelles alarmes. Les soucis cuisans, les inquiétudes dévorantes ne l'abandonnent plus depuis qu'Amoursana s'est mis sur les rangs, pour lui disputer le Trône. Il veut réprimer l'audace d'un concurrent qui devient chaque jour plus redoutable; il veut le chasser d'Ily; il reprend les armes; il recommence une nouvelle guerre.

Les trois Tsereng pour se soustraire aux horreurs qu'ils prévoient, abandonnent leur patrie, et sans craindre les fatigues ni les dangers auxquels ils vont s'exposer par une longue et pénible route, ils se rendent avec leurs familles et leurs sujets sur les frontieres de mes Etats pour y vivre en sûreté sous ma protection (14).

Leur exemple fit impression sur l'esprit d'Amoursana. Il consulta ses intérêts, et se mit en devoir de le suivre. Convaincu qu'il seroit tôt ou tard une victime que Ta-oua-tsi trouveroit moyen d'immoler à son ambition, il me supplia de vouloir bien permettre qu'il vint se jeter à mes pieds en qualité de vassal fidele, ainsi que je l'avois permis aux trois Tsereng et à quelques autres d'entre les principaux des Eleuths. Je lui accordai ce qu'il demandoit. Il vint, je le vis, je l'interrogeai moi-même plus d'une fois,

uns le nom de *Oucis*. Les Eleuths étoient au nombre des *Oucis*, et tenoient le premier rang parmi les quatre *Oucis* généraux.

(14) Les trois Tsereng sont, le premier Tsereng, Taidji de *Tourbeih*; le second Tsereng-Oubaché, et le troisieme Tsereng-Mouko. Ces trois Chefs de hordes vinrent à la tête de leurs gens dans les terres de l'Empire. Sa Majesté leur assigna les

lieux où ils pouvoient s'établir, leur fit donner des troupeaux et tout ce dont ils pouvoient avoir besoin pour se procurer une honnête subsistance.

Ce nom de Tsereng est fort commun parmi les Mongoux. On verra bientôt une autre Tsereng généralissime des armées impériales. Celui-là n'est point Mongou; il est Montchou et d'une famille distinguée.

pour savoir, de sa propre bouche, sur quels fondemens solides il appuyoit ses prétentions au Royaume qu'il disputoit. Par la maniere dont il m'exposa ses prétendus droits, je fus presque convaincu qu'ils étoient légitimes. Je le consolai, je relevai ses espérances; je le comblai de toutes sortes de bienfaits; je l'élevai au plus brillant des honneurs (15).

Mon intention n'étoit pas d'abord d'entrer dans une guerre, dont je ne voyois aucune utilité pour l'Empire: je ne voulois que faire du bien aux hommes. Content de mettre à couvert de la fureur de leurs ennemis, ceux des Eleuths, qui avoient recours à moi, je leur assignai dans le pays de Calkas, des terres, où ils pussent trouver pour leurs troupeaux et pour eux-mêmes la même subsistance qu'ils eussent trouvée dans leur propre pays, dans les temps tranquilles de la plus douce paix.

Cependant l'inconstance, qui n'est que trop ordinaire à ce peuple, me donna quelque inquiétude (16). Je réfléchis au peu de fond qu'il y a à faire sur leur fidélité, et je craignis sur-tout qu'en les envoyant, ainsi en grand nombre, chez une Nation dont ils ont été long-temps les ennemis, ils n'y entrassent comme

(15) Amoursana ayant appris que les trois Tsereng, après avoir mis leurs gens en sûreté dans les terres de l'Empire, avoient obtenu de l'Empereur la permission de venir, en personne, lui rendre hommage, pria Sa Majesté de vouloir bien lui accorder la même grace. Il obtint ce qu'il souhaitoit, vint à *Gé-ho*, où étoit alors la Cour, et fut admis en cérémonie au nombre des vassaux de l'Empire. L'Empereur lui fit des présens considérables, le nomina *Choang-tsin-ouang*, c'est-à-dire, *Prince du premier ordre, à double titre*, et lui assigna des terres, etc. dans le pays de *Kalkas*.

(16) L'Empereur n'eut de l'inquié-

tude sur l'inconstance des Eleuths, qu'après que *Ta-oua-tsi* l'eut, en quelque sorte, insulté. Ce Prince envoya des Ambassadeurs qui devoient traiter au nom de leur maître, avec Sa Majesté Impériale, comme de Souverain à Souverain. Ce fut cette fausse démarche qui le perdit sans ressource.

L'Empereur qui se fût contenté de l'avoir pour vassal, s'il étoit venu se déclarer tel lui-même, ne le regarda plus que comme un ennemi, et se détermina à lui faire la guerre. Voici comme il s'explique dans le manifeste qu'il publia avant que de la commencer.

«*Ta-oua-tsi* n'est qu'un traître et

des loups dans une bergerie. Je changeai d'avis. Je crus qu'il étoit plus expédient, et pour la gloire de l'Empire, et pour la tranquillité de Kalkas, et pour les vœux particulières des Eleuths eux-mêmes, de donner à ceux-ci un prompt secours d'hommes et de provisions et de les envoyer à la conquête de leur propre pays, que de les exposer à ne payer que de la plus monstrueuse ingratitude leurs bienfaiteurs et leurs hôtes.

Instruits de mes dernières intentions, Amoursana ne put plus contenir au-dedans de lui-même, la joie dont il étoit pénétré, il me la témoigna par les sentimens les plus affectueux d'une reconnaissance qui paroissoit sincère. Je le nommai Grand Général, je lui remis moi-même le scau de cette dignité, je désignai le nombre et la quantité des troupes qu'il devoit commander. Mais afin qu'il fût toujours sûr d'être obéi par les miens, je lui donnai pour Lieutenant et pour conseil, dans tout ce qu'il

» un usurpateur. Il m'envoya l'été  
» dernier (la dix-neuvième année  
» de *Kien-long*, c'est-à-dire en 1754,  
» des Ambassadeurs pour me deman-  
» der du secours, en m'assurant avec  
» beaucoup d'audace qu'il étoit hé-  
» ritier légitime du *Tchong kar*, etc.

» Plein d'un stupide orgueil, il  
» osa me parler dans sa lettre, comme  
» il eût fait à son égal. On voit bien  
» que c'est un barbare qui ignore jus-  
» qu'aux premières des Loix que le  
» Ciel intime à tous les hommes,  
» celles d'une légitime subordination.

» Plusieurs hordes d'Eleuths, qui  
» redoutoient sa tyrannie, ont im-  
» ploré ma protection contre lui.  
» Moi, qui suis le fils du Ciel, pou-  
» vois-je me dispenser de me déclara-  
» rer pour ces malheureux ? Pou-  
» vois-je leur refuser mon secours ?  
» Je leur ai permis de venir s'éta-

» blir dans les terres qui sont de ma  
» domination. Ils y vinrent en foule,  
» et le nombre de ceux qui s'y ren-  
» dent encore augmente chaque jour.  
» N'est-il pas à craindre que la mul-  
» titude de ces nouveaux habitans,  
» ne cause tôt ou tard quelque dom-  
» mage à l'Empire ? Pour obvier à  
» cet inconvénient, j'ai pensé à les  
» renvoyer chez eux, avec un bon  
» nombre de troupes qui les aideront  
» à s'y maintenir, etc. »

On ne sauroit mieux justifier la  
résolution que prit l'Empereur d'en-  
treprendre enfin la guerre. Les Grands,  
tant Chinois que Tartares, ne furent  
pas parfaitement persuadés par ces  
discours qu'on faisoit passer jusqu'à  
eux. Ils continuèrent à faire des re-  
présentations, et l'Empereur persista  
dans son projet, et fit la guerre;

voudroit

voudroit entreprendre, un de mes plus fideles sujets, un homme connu et respecté, le vaillant Panti (17).

En me déterminant ainsi à faire la guerre, je n'eus point en vue d'agrandir mes Etats, je ne cherchai point un prétexte pour m'autoriser à exiger de mes Peuples de nouvelles contributions (18). Mon Empire est le plus vaste qui soit dans l'univers, c'est le plus peuplé, c'est le plus riche. Mes coffres regorgeoient d'argent; mes magasins étoient remplis de toutes

(17) Quoique Panti n'eût que le titre de Lieutenant Général sous *Amoursana*, il avoit néanmoins toute l'autorité, et *Amoursana* ne pouvoit rien faire que de son consentement. C'est ce vaillant Panti qui, à la tête de cent cinquante mille hommes, surprit les ennemis, les mit en fuite, et leur enleva un millier de familles, sans perdre un seul des siens. C'est en récompense de cette belle action particulière que l'Empereur l'honora du titre de *Tsée*, le fit un des premiers Capitaines de ses gardes, lui donna une somme d'argent considérable, et le combla d'éloges et d'honneurs. On verra bientôt comment, et à quelle occasion ce brave homme perdit la vie.

(18) Ce que dit ici l'Empereur a trait aux représentations qui lui furent faites dans le temps, pour le détourner de cette guerre. Tous les Princes, tous les Grands, tous ceux de son Conseil, à l'exception de *Fouheng*, son premier Ministre, étoient d'avis qu'il ne falloit point se mêler des querelles que les Eleuths avoient entr'eux, parce que si l'Empereur prenoit parti, il falloit nécessairement qu'il fit la guerre, de manière à ne pas compromettre la Majesté de l'Empire. Ils lui représen-

terent tous les inconvéniens présents et à venir, et lui parlèrent sur-tout de frais immenses qu'on seroit indispensablement obligé de faire pour entretenir des armées dans un pays si éloigné.

C'est en partie pour leur prouver que tous les frais d'une guerre si dispendieuse, n'étoient point à charge à l'Empire, ni onéreuse au Peuple, que l'empereur affecta de faire des dépenses extraordinaires pendant le temps même de la guerre. Il doubla plus d'une fois la paye aux soldats même qui n'étoient point à la guerre, lorsque leurs camarades remportoient quelques avantages considérables sur les ennemis, ou se distinguoient par des actions de bravoure au-dessus des ordinaires, il fit des largesses au peuple pour le soulager dans sa misère, pendant les grands froids d'un hiver rigoureux, il fit réparer les grands chemins, élever de nouveaux édifices, dessécher des marais et changer en fertiles rizières des lieux qui ne produisoient ci-devant que des joncs. Je n'ai pas fait tant de dépenses, dit ce Prince, en réponse aux représentations d'un des censeurs de l'Empire, pour mon plaisir, mon avantage particulier, ou mon amusement. J'ai eu en vue l'a-

sortes de provisions. J'avois de quoi fournir abondamment aux frais de la plus longue guerre, de quoi soulager mes Peuples dans les calamités imprévues, de quoi entretenir des multitudes d'ouvriers, en les employant aux travaux publics ou utiles.

Comme le Ciel et la Terre, je dois tout-à-la-fois couvrir et porter. Je pris les armes pour secourir des malheureux qu'on opprimoit, pour châtier des oppresseurs, et pour rétablir le bon ordre et la tranquillité parmi mes vassaux et leurs alliés. Mes guerriers des huit Bannieres, mes guerriers *Solon* (19), sont des guerriers dont la valeur ne s'est jamais démentie, ils forment des corps toujours suivis de la victoire quand ils ont combattu. Bien différens de ces braves que *Tou-fou* (20) chante dans ses vers, mes Mantchoux et mes Solons ne se sont jamais pâmés de douleur en s'arrachant à leurs familles; jamais ils n'ont délibéré s'ils abandonneraient, ou non, leurs jeunes épouses; jamais ils n'ont versé des larmes en les quittant. Au seul mot qui désigne une juste guerre, leurs cœurs s'épanouissent, la joie brille dans leurs yeux, ils voudroient déjà

*tilité publique; j'ai cherché à occuper utilement quelque dix mille hommes, qui n'ont d'autre ressource pour vivre, que le travail de leurs mains. J'ai voulu décharger mes magasins de ce qu'ils avoient de surabondant, et faire circuler un argent qui n'étoit qu'en entrepôt dans mes coffres, etc.*

(19) Les soldats *Solons* sont ici les meilleures troupes. Un *soldat Solon*, dit quelque part l'Empereur, en vaut dix des autres. Le pays des *Solons* n'est pas loin de celui des Mantchoux. Il étoit libre, et s'attacha volontairement à la fortune de la Dynastie régnante, avant la conquête de la Chine, à condition qu'il

seroit sur le même pied que celui des Mantchoux, ce qui lui fut accordé.

(20) *Tou-fou* est un Poète célèbre qui florissoit vers l'an de Jesus-Christ 740, sous le regne de *Hien-tsoung*, sixième Empereur de la Dynastie des *Tang*. Il composa entre autres poésies, des éloges qui lui acquirent de la célébrité. Il chanta les guerriers, mais il leur fait faire des adieux trop tendres à leurs familles, au gré de l'Empereur, qui les représente ne s'en séparant qu'à regret. Les guerriers Mantchoux et *Solons* ont moins de tendresse, et plus de résolution.

commencer le combat. La circonstance favorisoit leur inclination, elle étoit digne de moi; pouvois-je ne pas en profiter (21)?

L'année *Y-hai* (22), je fis partir mes Chés (23): sûrs de courir à la victoire, ils franchissent gaiement tous les obstacles; ils arrivent, la terreur les avoit devancés. A peine ont-ils le temps de bander un arc, de tirer une fleche, que tout se soumet. Ils donnent la loi, *Ta-oua-tsi* est pris; on me l'amène. Les Eleuths consternés, mais pleins de confiance en mes bontés, attendent que je leur choisisse moi-même un maître pour les gouverner; je leur donne *Amoursana*. Ils le reconnoissent; ils lui rendent hommage; la paix et la tranquillité regnent dans ces cantons.

Pour opérer un changement si merveilleux, l'espace de cinq mois suffirent. Sans doute que mes Ancêtres en apprenant que les Mantchoux d'aujourd'hui étoient tels encore que dans leur origine, tels que ceux de leur temps, en ont tressailli d'aise et nous ont applaudi.

Mais, ô vicissitudes des événements! O inconstance déplorable du cœur humain! Les Eleuths commençoient à goûter les doux fruits d'un tranquille repos, quand leur nouveau Chef, dont l'orgueil se trouvoit trop resserré dans les bornes de la dépendance de mes ordres, conçut l'insensé projet d'exciter de nouveau leur audace, et de ranimer leur fureur (24).

(21) On a vu jusqu'à présent comment l'Empereur prépare les esprits à ce qu'il doit dire sur la guerre qu'il ne peut pas se dispenser d'entreprendre. Il n'en dira cependant que les principaux événemens. Je tâcherai de suppléer à ses omissions.

(22) L'année *Y-hai* est la douzième du Cycle de 60. C'est la vingtième année du regne de *Kien-long*. Elle répond à l'an de Jesus-Christ 1755.

(23) Voyez dans la première Note ce que j'ai dit sur les Chés.

(24) *Amoursana* s'étoit flatté que l'Empereur feroit mourir *Ta-oua-tsi* son prisonnier; mais il ne put jamais l'obtenir, quelque instance qu'il fit pour cela. Au contraire, l'Empereur reçut *Ta-oua-tsi* avec la même distinction que s'il eût été un Prince étranger, qui de son plein gré, et sans y être forcé, venoit lui rendre

Tel qu'un loup, après avoir assouvi la faim qui le dévorait, va chercher hors de l'endroit où il vient de se rassasier, de quoi faire un nouveau carnage; tel le perfide Amoursana, peu content d'exercer, sous ma protection, une autorité légitime dans les lieux que je lui avois assignés, veut aller chercher ailleurs des alimens qu'il croit plus solides pour sustenter sa téméraire ambition.

Il commence par répandre sourdement de faux bruits, les bruits les plus injurieux (25); il jette l'alarme parmi les Mongoux; il sème la défiance, mere de la discorde, dans le cœur

hommage. Non-seulement il ne le traita pas en prisonnier, mais il lui donna un Palais à Peking: il le décora du titre de *Tsin-onang*, c'est-à-dire de Prince du premier ordre, lui donna pour le servir, le nombre d'Officiers convenable à cette dignité, et lui fit l'honneur de l'admettre chaque jour en sa présence.

Sa politique, en tout cela, étoit d'avoir toujours un concurrent à opposer à *Amoursana*, supposé que celui-ci vint à se révolter, comme il ne manqua pas d'arriver. Mais la mort de *Ta-oua-tsi* ne lui permit pas de mettre en exécution ce qu'il avoit projeté. Ce Prince infortuné, ne pouvant s'accoutumer à la gêne indispensable de son nouvel état, se laissa dominer par le chagrin, et mourut en très-peu de temps, laissant un fils unique, très-jeune encore, qui ne tarda pas à le suivre dans le tombeau. L'Empereur avoit décoré du titre de Comte le fils unique de *Ta-oua-tsi*, et se seroit servi de lui s'il avoit vécu, comme il leût pu faire de *Ta-oua-tsi* lui-

même, et peut-être même avec plus d'avantage.

(25) *Amoursana* n'avoit d'autre ambition que celle d'être véritablement Roi des Eleuths, et il n'en avoit guere que le titre, sous la protection dont l'Empereur l'honoroit. Il se voyoit, malgré tous les titres dont il étoit décoré, et tous les honneurs dont on l'accabloit, il se voyoit, dis-je, sans autorité comme sans crédit. Son pouvoir étoit subordonné aux Lieutenants de l'Empereur, il étoit sans cesse observé; on le contrainoit dans toutes ses résolutions, on le gênoit dans toutes ses démarches; il prit ses précautions pour pouvoir conserver la liberté. Peut-être ne fût-il pas venu sitôt aux dernières extrémités, si l'Empereur eût différé de le mander. Sa Majesté, sous prétexte de vouloir honorer son mérite en présence de toute sa Cour, lui donna ordre de s'y rendre. *Amoursana* n'eut garde d'obéir; et pour colorer aux yeux des Mongoux, une désobéissance qu'ils eussent très-certainement désapprouvée, si elle leur

des Eleuths; il les indispose contre les miens; et aussi-tôt qu'il a achevé d'ourdir sa trame, il se livre aveuglément aux plus cruels excès que puisse inspirer une barbare fureur.

Il leve l'étendard de la révolte, se met à la tête de ceux qu'il a séduits; et d'un pas rapide, parcourt tous les environs d'Ily, pille, saccage, fait main basse sur tout ce qu'il rencontre, massacre deux de mes Généraux qu'il prend au dépourvu (26); et après avoir dispersé le peu de Mongoux qui étoient sous leurs ordres, il court renverser et détruire les fortins et les redoutes que j'avois fait élever de distance, en distance pour la sûreté du pays, tombe tout-à-coup sur tous les lieux qui servoient d'entrepôt pour approvisionner mes troupes et pour relayer mes courriers, et vint insolentement jusqu'aux environs de Palikoun où il ose établir son camp (27).

Un événement si imprévu, et auquel on avoit si peu lieu de s'attendre, répandit la consternation partout. Chacun le racontoit à sa manière, et y ajoutoit quelque chose; on eût dit que tout

eût d'abord paru telle, il répandit le bruit que l'Empereur vouloit leur enlever à tous, tant aux Mongoux, proprement dits, qu'aux Mongoux Eleuths, le plus précieux de tous les biens qui est la liberté, en les soumettant à des Gouverneurs particuliers.

Il n'en fallut pas davantage pour émeuter une Nation si jalouse de ses droits. Les Eleuths se déterminèrent dès-lors à secouer un joug qu'ils envisageoient comme insupportable. Ils prirent les armes et se mirent sous la conduite du rebelle, pour me servir de l'expression consacrée pour désigner *Amoursana*, qui venoit de les séduire.

(26) Le brave *Panti* fut le pre-

mier des deux généraux qui furent massacrés par *Amoursana*; ne s'attendant point à une révolution si prompte, il avoit dispersé ses troupes en différens quartiers pour la garde des passages, et autres lieux importants. Il fut surpris, n'ayant presque personne autour de lui. *Aiongan*, le second des généraux massacrés, n'étoit pas plus sur ses gardes que *Panti*. Comme lui il avoit dispersé ses troupes, et comme lui il fut la victime de sa trop grande sécurité.

(27) *Palikoun* est une des principales villes du pays des Eleuths, ou prise autrefois par les Eleuths. Elle est en-deçà de la rivière d'Ily. Il y avoit alors une forte garnison.

étoit perdu sans ressource. Ce n'étoit dans tous les lieux, voisins et éloignés, qu'un même bourdonnement, inspiré par un même motif de crainte.

Semblables à ces bruyants insectes (28), qui étourdissent tous les passants, par un cri qui n'est jamais différent de lui même, mes Officiers, tant généraux que subalternes, Mantchoux et Mongoux; mes Grands de tous les Ordres, répétoient sans cesse ces mêmes mots: *Il faut abandonner Palikoun et ses dépendances; il faut finir cette funeste et inutile guerre.* Je m'abstien-drai de nommer ici, ceux qui oseront, sur cela me faire des représentations que leur courage auroit sans doute désavouées, hors des circonstances d'une terreur panique. Pour moi, loin d'adhérer à de si lâches conseils, je n'en demeurai que plus ferme dans ma première résolution. Le nouveau crime des rebelles fut un nouveau motif qui me fit redoubler d'efforts. Je nommai des Généraux à la place de ceux que la fureur venoit d'immoler (29). Je fais partir des troupes fraîches; je donne les ordres les plus précis; il faut périr ou prendre le rebelle.

Aurois-je pu le prévoir! Ceux sur qui je comptois le plus, mes Généraux, sont ceux-là même qui font manquer l'entreprise (30). Arrivés sans obstacles jusqu'au terme de leur desti-

(28) J'ai conservé le mot de *bourdonnement* qui est dans le texte, au lieu des deux espèces de cigales, dont l'une est appelée *Tiao* et l'autre *T'ang*, je me suis servi des mots d'*insectes bruyants* qui les désignent assez.

(29) Les deux Généraux qui furent substitués à *Panti* et à *Aiongan*, sont *Tsereng* et *Yu-pao*, à la première nouvelle que les Eleuths eurent de la marche des nouvelles troupes que l'Empereur envoyoit contre eux, ils se séparèrent et se retirèrent cha-

cun dans leur canton, laissant *Amoursana* se tirer d'affaire comme il pourroit. *Amoursana* ne tarda pas à se retirer lui-même.

(30) *Tsereng* et *Yu-pao*, jaloux l'un de l'autre, n'étoient jamais d'un même avis sur ce qu'il falloit faire. Ils s'étoient mis à la poursuite d'*Amoursana*, et étoient sur le point de le forcer dans un petit réduit où il lui étoit presque impossible de s'échapper, lorsque leur mésintelligence les fit se désister d'une entreprise dont l'un et l'autre vouloient

nation; ils étoient sur le point de se couronner de gloire; ils alloient prendre *Amoursana*, lorsque leur mésintelligence donna le temps à ce perfide de mettre par une prompte fuite ses jours en sûreté.

Voyant que leur proie leur avoit échappé, et que s'ils avoient manqué de la saisir c'étoit uniquement leur faute, ils eussent dû la réparer. Instruits à temps de la fuite du rebelle, ils eussent dû courir après lui, le poursuivre et l'atteindre. Ils ne jugerent pas à propos de se conduire ainsi. Contents de visiter deux ou trois coins du district de *Ta-ouan* (31), ils crurent avoir tout fait, et restèrent tranquilles. De tels hommes n'étoient point faits pour commander mes troupes, je nommai d'autres Généraux (32), qui ne firent pas mieux.

peut-être s'attribuer exclusivement la réussite.

(31) Il n'y a point aujourd'hui de pays nommé *Ta-ouan*. C'est un nom purement Chinois qui désigne le pays des Hasaks. Ce pays formoit anciennement un Royaume, et c'est ce Royaume que les Chinois appellerent du nom de *Ta-ouan*.

(32) En nommant d'autres Généraux, l'Empereur ordonna que *Tsereng*, et *Yu-pao* viendroient à Peking pour rendre compte de leur conduite. Son intention étoit de les faire mourir, après les avoir interrogés lui-même. C'est ainsi qu'il s'en expliqua dans le temps. Les Eleuths le tirèrent de cet embarras, en massacrant les deux Généraux qu'ils surprirent en chemin, n'étant que très-médiocrement escortés.

*Talianga* et *Yarhachan* ne s'étant pas mieux conduits dans la suite que

*Tsereng* et *Yu-pao*, dont ils avoient pris la place, furent les victimes de leur négligence. Ils furent décapités à Peking, l'année d'après. A en juger par les apparences, *Talianga* sembloit être moins coupable. Il est vrai qu'il laissa échapper *Amoursana*; voici comment la chose se passa.

Les Hasaks, quoique soumis en apparence à l'Empereur, dans un temps où ils croyoient avoir tout à craindre de lui, ne lui étoient rien moins que fideles. Ils favorisoient *Amoursana* et lui fournissoient sous main, les provisions et les autres choses dont il pouvoit avoir besoin. Après qu'il se fut retiré chez eux, ils pensèrent à le sauver: n'étant pas assez forts pour s'opposer à l'armée Impériale, ils eurent recours à l'artifice. Ils envoyent des députés au Général, pour le prier d'épargner leur pays. Ils lui dirent qu'*Aboulai*, leur Han, vouloit se saisir sans éclat de

Moins coupables, en quelque sorte, que ceux qu'ils remplaçoient, leur inaction eut néanmoins les suites les plus funestes. Taltanga fut la dupe de sa crédulité et la triste victime de la

leur ennemi commun, et le lui livrer de même; qu'il ne falloit attendre que l'espace de quelques jours, parce qu'Aboulai étoit en chemin pour se rendre sur les frontières, où il s'aboucherait avec le général, pour conclure ensemble ce qu'il y auroit à faire, etc.

Taltanga, trop peu défiant, ajouta foi à ce qu'on lui disoit. Il crut qu'Aboulai, étant vassal de l'Empire, n'oseroit lui manquer dans une occasion aussi essentielle; et malgré tout ce que purent lui dire ses officiers, il se tint tranquille dans son camp.

Nous devons faire la guerre avec honneur, répondoit-il à ceux qui le pressoient d'entrer chez les Hasaks, les Hasaks nous promettent de nous livrer Amoursana. Pourquoi leur témoigner mal-à-propos de la défiance? Si nous entrions chez eux malgré eux, ils prendroient le prétexte d'une légitime défense, pour tomber sur nous, et nous faire tomber dans toutes sortes de pièges, dans un pays qui nous est inconnu. Ils sont nos amis; pourquoi nous en ferions-nous mal-à-propos des ennemis? En attendant quelques jours, nous atteindrons le but, et nous épargnerons le sang.

Les différentes hordes qui s'étoient jointes à lui contre Amoursana, indignées d'une conduite dont elles prévoyaient les effets, se retirèrent

de dépit, et se rendirent chacune dans leur canton.

Cependant Aboulai ne venoit pas. Il avoit profité du temps pour faire sauver Amoursana, en lui fournissant des chevaux de poste, des charmeaux et toutes les provisions nécessaires à ceux qui entreprennent une longue route. Quand il le crut en sûreté, il envoya faire ses excuses au Général, de ce qu'il n'alloit pas lui-même le saluer, parce qu'il avoit honte de lui dire en face que l'ennemi avoit trompé sa vigilance, et s'étoit enfui chez les Russes.

Quand l'Empereur eut appris que ses généraux avoient manqué pour la deuxième fois, par leur faute, de prendre ou d'exterminer Amoursana, comme ils le pouvoient très aisément, il cassa tous les Officiers généraux, les appella à la Cour pour les interroger lui-même, et les fit mettre à mort publiquement, pour servir, a-t-il dit, d'exemple aux autres. Mais pour qu'on ne l'accusât pas de cruauté, ou de trop de rigueur, il instruisit les Princes et les Grands de la mauvaise manœuvre de ceux à qui il avoit confié le commandement de ses troupes, dans un écrit qui fut communiqué aux principaux officiers des huit bannières. Je trouvai moyen, dans le temps, de m'en procurer une copie que je retrouve aujourd'hui dans mon portefeuille. Je crois qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici l'abrégé.

fourberie

fourberie des Hasaks. C'en étoit fait d'Amoursana, si la ruse des amis de ce perfide ne l'eût tiré cette fois encore, du mauvais pas où il s'étoit imprudemment engagé. Pourquoi entrer,

Il donnera une idée de l'état des affaires pendant la guerre, et de la manière dont on gouverne dans cette Cour Tartaro-Chinoise.

« La première fois qu'Amoursana se sauva d'Ily; Tsereng et Ya-pao avoient le commandement des troupes que j'avois envoyées du côté de l'Occident. Au lieu de poursuivre le rebelle, ils se tinrent tranquilles dans leur camp, et lui laissèrent ainsi tout le temps dont il avoit besoin pour s'aller mettre en sûreté. Instruit d'une conduite si peu digne de la confiance que je leur avois témoignée, j'eus quelque peine d'abord à me persuader qu'elle fût l'effet de la négligence ou de la lâcheté. Je les appellai à la Cour pour les interroger moi-même, et les châtier plus ou moins coupables. Ils se disoient à exécuter mes ordres; déjà ils étoient en chemin, lorsqu'ils furent de toutes parts par une troupe de brigands, ils furent misérablement massacrés.

« Un de leurs Lieutenants généraux que j'avois mandé de même qu'eux, ayant pris une autre route, arriva à Peking. Je l'interrogeai à plusieurs reprises, il ne lui fut pas possible de dissimuler la vérité; il me dit tout et m'avoua sa propre faute, avec la même franchise qu'il me découvrit celle des deux généraux.

« Nous eûmes des avis certains,

» me dit Tchala Founga (c'est le nom du Lieutenant général) qu'Amoursana n'étoit qu'à une petite journée de distance, et que pour peu que nous voulussions faire de diligence, nous l'atteindrions et le prendrions au dépourvu. Yu-pao fut averti le premier; il ne fit aucun cas de l'avis. Il se contenta de répondre qu'il le feroit savoir à Tsereng, et qu'ils prendroient ensemble leur résolution. Tsereng, aussi peu ardent que Yu-pao, refusa de marcher, alléguant pour prétexte qu'il n'avoit pas des chevaux en nombre suffisant. Cependant après avoir délibéré plus mûrement, nous conclûmes que Yu-pao iroit le premier à Toursoun (Toursoun est le nom de l'endroit où se trouvoit alors Amoursana), que Tsereng le suivroit, supposé que son secours lui fût nécessaire.

« Pendant toutes ces délibérations, le temps s'écouloit, et Amoursana instruit que nous n'étions pas fort éloignés, quitta Toursoun pour aller camper ailleurs. Nous n'avions alors des vivres que pour quatre jours, nous manquions de chevaux; nous ne nous mîmes pas en devoir de le poursuivre; mais nous retournâmes à Ily, pour y vacquer aux autres affaires dont Votre Majesté nous avoit chargés.

« Tellé a été, de l'aveu même de Tchala-founga, la conduite de mes

à main armée, chez des Peuples qui ne sont point vos ennemis, qui ne vous ont fait aucun mal, et dont vous n'avez point à vous plaindre ; dirent les traîtres Hasaks au trop crédule Tal-

» Généraux ; conduite imprudente et lâche, digne du dernier supplice.

» Ils n'avoient pas, disent-ils, des chevaux en nombre suffisant, et le peu qu'ils en avoient, étoit dans un état à ne pouvoir rien entreprendre ; c'est ce qu'ils ont osé m'écrire. Comment est-il donc arrivé que ces mêmes chevaux si foibles et en si petit nombre, aient été assez forts et en nombre suffisant pour pouvoir tout de suite, pour ainsi dire, aller chez les Hasaks sous la conduite de Taltanga ? Si Tsereng n'avoit point de chevaux, comment pouvoit-il promettre à Yu-pao de le suivre et de lui prêter son secours, supposé qu'il en eût besoin ? quelques jours d'intervalle suffisoient-ils pour faire trouver des chevaux dans un pays où la guerre avoit fait fuir les habitans naturels ? Ils n'avoient, disent-ils, des vivres que pour quatre jours.... De quoi ont-ils donc vécu, le mois entier qu'il leur a fallu employer pour arriver à Ily, dans un pays qui étoit pour lors dans la disette de tout ? Comment ont-ils pu faire pour trouver leur subsistance d'un mois ? Ils n'avoient de vivres que pour quatre jours..... N'étoit-ce pas une raison de plus pour user de diligence à aller contre l'ennemi, et lui enlever ses vivres ? Tchala-founga et Oulden, sont aussi inexcusables que Tsereng et Yu-pao. En qualité de Lieutenants

généraux, ils avoient sous eux des corps de troupes en assez grand nombre pour pouvoir exécuter mes ordres, s'ils avoient eu à cœur la gloire de mes armes. J'ai interrogé Oulden de même que Tchala-founga, il résulte également de ses réponses que si Amoursana n'a pas été pris, c'est uniquement la faute des miens. Il est vrai, m'a dit Oulden, que Tsereng m'a donné quelques troupes pour aller contre le rebelle ; mais il étoit trop tard. J'appris en chemin faisant, qu'Amoursana avoit décampé, et qu'il étoit déjà bien loin du lieu où j'avois ordre de l'aller chercher. Sans me mettre en devoir de le poursuivre, je donnai avis de tout à Tsereng. Quelque temps après, j'appris que les Mahométans qui font leur séjour, non loin d'Ily, avoient rencontré le bagage mal escorté de la petite armée d'Amoursana, qu'ils avoient profité de l'occasion et l'avoient enlevé ; qu'Amoursana revenant sur ses pas, avoit usé de représailles contre les Mahométans, et leur avoit enlevé à son tour tout ce qu'il avoit pu.... Sur cela, j'écrivis à Tsereng de m'envoyer un renfort de cinq cens hommes, dans l'intention de m'aller joindre aux Mahométans, pour poursuivre Amoursana.

» Yu-pao avoit déjà marché contre le rebelle, et ne l'avoit point atteint, il revenoit sur ses pas,

tanga ? Pourquoi porteriez-vous la désolation dans nos Terres ? Pourquoi ravageriez-vous nos campagnes ? Pourquoi dévasteriez-vous nos villages et nos hameaux ? Votre ennemi est chez

» quand il rencontra mon courrier. Celui-ci lui ayant montré les dépêches dont il étoit chargé, parce qu'elles étoient autant pour lui que pour Tsereng, il ne put retenir sa colère en les lisant. Il s'échappa même en termes injurieux contre moi. Ton maître, dit-il au courrier, veut faire l'important, mais je n'en suis pas la dupe. Dans tout ce qu'il propose, il n'a d'autres vues que son intérêt particulier... Il lui rendit ma lettre, en lui disant de la porter à Tsereng, à qui elle étoit adressée en premier lieu. Tsereng l'ayant reçue, la déchira par mépris, après l'avoir lue en présence même du courrier, et pour toute réponse, il m'ôta le commandement des troupes qui étoient ci-devant sous mes ordres, et m'enjoignit d'aller trouver Yu-pao, qui me donneroit tel emploi qu'il jugeroit à propos ; j'obéis exactement. Arrivé près de Yu-pao, je lui renouvelai mes instances pour avoir un certain nombre de troupes à la tête desquelles je me proposois d'aller à la poursuite d'Amoursana. Il me donna par dérision cinquante hommes.

» Dans l'espérance qu'il se raveroit, je ne laissai pas de partir avec Eltengue. Nous allâmes jusqu'à Courméton, mais si harassés et si exténués par la fatigue et le défaut de nourriture, que nous

eûmes toutes les peines du monde à nous rétablir. Faute de chevaux, nous étions allés sur des chameaux que nous fîmes obligés de manger sur la route. De cinquante hommes, il ne nous en restoit plus que vingt-cinq. On nous dit à Courméton, qu'Amoursana étoit déjà bien loin. Votre Majesté sait tout le reste, je n'ai plus rien à lui dire.

» Si cette guerre a si mal réussi jusqu'à présent, à qui doit-on en attribuer la faute ? Jugez-en vous-même, par l'exposé que je viens de faire des démarches de ceux de mes Généraux qui devoient aller à l'ennemi par le côté de l'occident.

» Ceux qui devoient aller par le nord, ne firent pas mieux. Hataha, tranquille dans son camp, ne voulut jamais en sortir pour se mettre à la poursuite d'Amoursana qui se savoit, et qu'il seroit infailliblement atteint, pour peu qu'il eût usé de diligence. Fouté, Alikoum et les autres, m'ont instruit en détail de tout, et je ne vous dis rien ici que je ne l'aie appris de la bouche de ceux d'entre les coupables que j'ai interrogé moi-même.

» Quelle étoit donc l'intention de presque tous mes Officiers Généraux en se conduisant si mal ? Les uns laissent échapper le rebelle, dans le temps qu'ils n'ont qu'un pas à faire pour se saisir de lui ; les autres ne veulent pas se donner la peine

nous; soyez-en bien aise. C'est comme si vous en étiez déjà maître. Nous n'attendons pour vous le livrer que l'arrivée d'Aboulaï notre Prince, qui de retour dans peu, d'un voyage qu'il a entrepris, doit venir lui-même vous le présenter.

Séduit par cet artificieux discours, Taltanga se désiste de sa

» de le poursuivre. Les uns s'attirent  
 » la haine des Princes Mongoux, dont  
 » ils avoient les plus grands secours  
 » à attendre, les irritent, et semblent  
 » vouloir de gaieté de cœur les avoir  
 » pour ennemis; les autres se laissent  
 » tromper comme volontairement par  
 » les perfides Hasaks; tous semblent  
 » être d'accord pour faire échouer une  
 » entreprise qu'ils auroient pu, dans  
 » une seule campagne, conduire à  
 » une heureuse fin. Avoient-ils atten-  
 » tion de se deshonoré? Vouloient-ils  
 » le laisser échapper sans coup férir,  
 » ou mourir de faim et de misère dans  
 » un pays étranger? Ce n'étoit point-là,  
 » sans doute, ce qu'ils prétendoient.  
 » Il ne m'a pas été difficile de pé-  
 » nétrer quelles étoient leurs vues.  
 » Ils vouloient me faire envisager mes  
 » propres projets, comme des pro-  
 » jets chimériques, en tâchant de  
 » me persuader que l'exécution en  
 » étoit impossible. Ils vouloient que  
 » ne m'annonçant que des pertes et des  
 » mauvais succès, je prisse de moi-  
 » même la résolution de finir une guerre  
 » que j'avois entreprise contre leur avis,  
 » et dont ils n'espéroient retirer aucun  
 » profit pour eux-mêmes, etc.»

Tel fut l'espece de manifeste que fit l'Empereur pour se justifier, aux yeux des Princes et des Grands, des mauvais succès qu'on avoit eus jus-  
 qu'alors. Il fit paroître plusieurs au-

tres écrits contre la conduite de ses Généraux, à mesure qu'on lui annonçoit des événemens sinistres. Toutes ces pièces sont comme autant de Philippiques dans lesquelles, avec toute la noblesse de son rang, il s'éleve contre la paresse, la lâcheté et les autres défauts dont il croit que ceux qui sont à la tête de ses armées se sont rendus coupables. Le pathétique qui y règne ne seroit pas désavoué par un Démosthène. Il ne déploie pas moins son éloquence, quand il s'agit de louer. Il fait valoir une belle action par tous les endroits qui peuvent la rendre digne d'éloge.

Je dois dire, avant de finir cette longue note, qu'à l'exception de *Panti*, d'*Ayoungan*, de *Hoki*, et d'un petit nombre d'autres, dont les noms et les tablettes consignées dans la salle des Grands Hommes qui ont bien mérité de l'Empire (*Koung-tchen*, *Tsée-Tang*, c'est le nom Chinois de cette salle), passeront avec gloire, jusqu'à la postérité la plus reculée, presque tous les autres Officiers généraux, qui ont servi les deux premières campagnes ont péri misérablement, ou par le fer des ennemis, ou par la trahison des alliés en Tartarie, ou par le supplice des criminels à Peking, ou se sont défaits eux-mêmes, pour éviter les châtimens dont ils se croyoient menacés.

poursuite, il arrête l'ardeur des siens qui n'attendoient que le moment de fondre sur leur proie. Officiers et soldats, Mant-choux et Mongoux, lui font en vain les plus vives instances, pour obtenir ce qu'il est bien résolu de ne pas leur accorder: *Bin-tôt*, leur dit-il, *sans aucun travail de votre part, sans vous exposer à répandre une goutte de sang, vous serez les maîtres du sort d'Amoursana. Fiez-vous-en à moi-même, à la bonne-foi des Hasaks. Ils m'ont promis de me le livrer, ils me le livreront sans doute. J'attens tranquillement ici l'effet de leur promesse. Qu'on n'insiste plus à vouloir me faire changer, je m'en tiens à ce que j'ai résolu.*

Les Chefs Mongoux répliquent; ils s'obstinent, ils passent de la raillerie, aux reproches, et des reproches à l'indignation; ils ne sont point écoutes. Se croyant méprisés, ils s'irritent, se séparent, et se retirent chacun à la tête des siens dans son canton.

Comme le malade que le défaut d'une respiration libre avoit entraîné jusqu'aux portes de la mort, revient tout-à-coup au chemin de la vie, reprend peu-à-peu ses forces et toute sa vigueur, lorsque par un effort imprévu, la nature bienfaisante dissipe la cause du mal; ainsi Amoursana que la frayeur de se voir si près de ses troupes avoit mis aux derniers abois, se trouva tout-à-coup à l'aise, reprit ses esprits, ranima son courage, et courut se préparer à de nouvelles perfidies dans des lieux plus éloignés de nous.

Taltanga abandonné des Mongoux dans un pays qu'il connoissoit à peine, et où tout étoit trahisons et pièges, ne crut pas devoir exposer le petit nombre des Mant-choux qui formoient alors les seules troupes qu'il pût commander, à périr de misère, sans aucune espérance de succès. Il prit le chemin du retour, en attendant que des circonstances plus favorables fissent naître d'autres événemens. Ce fut en vain. Sa faute, du nombre de celles qui ne se réparent jamais, eut les suites les plus funestes.

Hoki, l'intrépide Hoki, qui vendit si cher sa vie, mais qui malgré sa valeur, fut enfin accablé par le nombre, Hoki fut la première victime que les barbares Hasaks immolèrent à leur fureur, aussi-tôt qu'ils se crurent en état de pouvoir tout entreprendre impunément.

Nima, Payar, Sila, Mangalik et quelques autres Chefs des hordes auxiliaires, trament sourdement la plus horrible des trahisons. Sous les voiles de l'alliance et de l'amitié, sous les dehors trompeurs de la soumission et de la dépendance, ils entretiennent la sécurité des miens, ils les attirent dans leurs pièges, ils les massacrent inhumainement (33).

Tcho-hoei que des arrangemens militaires avoient depuis quelque temps éloigné de ces lieux, apprend cet affreux désor-

(33) *Nima, Payar, Sila, Mangalik* et les autres Chefs des hordes, qui avoient joint leurs troupes à celles de l'Empereur, étoient les uns ennemis personnels d'*Amoursana*, et les autres amis ou alliés de *Ta-oua-tsi*. Ils eussent voulu que *Tal-tanga* fût entré chez les *Hasaks* pour se saisir de celui contre lequel ils avoient armé : mais *Tal-tanga* n'ayant jamais voulu les satisfaire, tant parce qu'il étoit persuadé qu'ils ne le pressoient ainsi que pour satisfaire plus promptement leur haine, ou pour d'autres intérêts qui leur étoient propres, parce que, comptant sur les promesses et la bonne foi des *Hasaks*, il ne doutoit point qu'il n'eût bientôt le rebelle en sa disposition. *Bientôt*, leur disoit-il, nous serons les maîtres du sort d'*Amoursana*, sans avoir exposé la vie des sujets de l'Empereur notre maître. Un bon Général doit être le père de ses soldats ; le premier de

ses soins doit être de ménager leur sang. Si nous entrons chez les *Hasaks* malgré eux, ils s'armeront contre nous, il nous faudra combattre, et pendant que nous serons aux mains avec eux d'un côté, *Amoursana* se sauvera par un autre. Pourquoi, par trop de précipitation, nous attirerions-nous de nouveaux ennemis ? Les *Hasaks* nous ont promis de nous livrer *Amoursana*, aussitôt après l'arrivée d'*Aboulai*. Attendons jusqu'à ce temps, et nous aurons ce que nous souhaitons, etc.

Tous ces discours n'étoient point du goût de ces Tartares, à qui il étoit évident que le général se laissoit tromper. Ils se mutinèrent et se séparèrent, comme je l'ai dit plus haut. Ils firent plus ; ils complotèrent de tomber sur les troupes de l'Empereur lorsqu'elles s'y attendroient le moins, pour prévenir les hostilités qu'ils craignoient de leur part.

dre et revient sur ses pas. Il n'avoit alors sous lui qu'un petit nombre de troupes ; il les disperse pour recueillir tous ceux d'entre les soldats de Hoki que la terreur avoit dissipés après le massacre de ce Général ; pour tomber sur les différens partis des rebelles, qui par différentes routes se rendoient, sans trop

*Payar*, l'un des principaux Chefs de ces hordes auxiliaires, se retira le premier, et massacra en se retirant, tous ceux qu'il put prendre au dépourvu. *Tal-tanga* reconnut ses fautes, lorsqu'il ne fut plus temps de les réparer. Après l'avoir amusé pendant plusieurs jours, les *Hasaks* lui dirent enfin, qu'*Amoursana* ayant eu vent de ce qui se tramait contre lui, avoit quitté brusquement leur pays, et s'étoit sauvé du côté des Russes.

Cependant les Généraux apprirent confusément la nouvelle de cette catastrophe. Comme ils ignoroient que la défection des hordes fût générale, du côté des *Hasaks*, qu'elle eût été concertée entre les Chefs, ils crurent que *Payar* étoit seul rebelle, et que les autres ne s'étoient retirés que parce qu'on avoit manqué de prendre *Amoursana*, chez les *Hasaks*. Ils conclurent qu'il falloit seulement aller contre *Payar*, le prendre et l'envoyer à l'Empereur, qui le châtiroit comme il le jugeroit à propos. Le général *Ho-ki* fut choisi pour aller à la tête du corps de troupes qu'il commandoit contre ce rebelle.

*Ho-ki* se rendit d'abord chez *Mani* qu'il croyoit fidèle et entièrement dévoué à l'Empereur, parce que Sa Majesté l'avoit comblé de bienfaits, et l'avoit décoré du titre de *Ouang* ou de Prince. Il lui dit le sujet qui

l'amenoit, et le pria de vouloir bien l'aider de ses troupes et de ses conseils, pour ne pas manquer le perfide *Payar*.

Comme cette aventure est racontée en détail dans un écrit que l'Empereur adressa à ses Grands dans le temps ; et que cet écrit se trouve encore dans mon porte-feuille, en Tartare Mantchoux, je vais le traduire, ou tout au moins l'abrégé. « *Yarhachan* ; » Général des troupes qui sont aux » environs de *Parkol*, m'a envoyé un » écrit conçu en ces termes.

« *Yarhachan*, votre Esclave, est » ici à la tête de ce qui lui reste de » troupes, en attendant les ordres de » Votre Majesté..... Aujourd'hui sont » arrivés ici deux soldats *Solons*, qui » m'ont fait part de ce dont ils avoient » été les tristes témoins. Nous sommes, » m'ont-ils dit, des Soldats du gé- » néral *Ho-ki*, lequel ayant eu ordre » de marcher contre *Payar*, qui s'é- » toit révolté, voulut s'aboucher au- » paravant avec le prince *Mani*, pour » recevoir de lui quelques conseils, » et un secours de troupes. Arrivé » chez *Mani*, notre général lui fit » part de son dessein. Vous avez » ordre, dites-vous, d'aller contre » *Payar*, répondit *Mani* ; obéissez ; » pour moi, je ne puis ni vous suivre, » ni vous aider de mes troupes ; » mais je puis vous donner un bon

de précautions, dans les endroits où ils faisoient ci-devant leur séjour; pour observer tous les mouvemens des Mongoux afin de lui en donner avis, et pour répandre par-tout un bruit confus de l'arrivée prochaine des formidables armées que j'envoyois contre les rebelles, et pour faire rentrer dans le devoir tous ceux

« le suivre. Il n'est pas sûr que Payar  
« se soit révolté; vous n'en avez au-  
« cune preuve bien certaine. Ce qui  
« est arrivé en dernier lieu, peut  
« avoir été fait par ses gens à son  
« insçu; attendez d'être mieux ins-  
« truit. Voici, ce me semble, un  
« moyen infailible de savoir le vrai,  
« envoyez quelques-uns de vos gens  
« chez Payar, pour l'inviter à venir  
« ici, pour recevoir des ordres que  
« vous avez à lui intimier de la part  
« de l'Empereur. S'il vient, c'est  
« une marque certaine qu'il n'est  
« pas révolté: S'il tergiverse, et que  
« sous différens prétextes, il s'ex-  
« cuse de venir, vous pourrez alors  
« le poursuivre à main armée.

« Notre Général comprit fort bien  
« que Mani ne lui parloit ainsi, que  
« pour lui donner le change. Voyant  
« qu'il n'avoit aucun secours à at-  
« tendre de lui, il prit son parti.  
« Vous ne voulez ni me suivre, ni  
« me secourir de vos troupes, re-  
« pliqua-t-il, j'irai à la tête de mes  
« soldats, le prendre moi-même au  
« milieu de son camp. Il y aura du  
« sang répandu; mais ce sera votre  
« faute: ce sera à vous que l'Em-  
« pereur en demandera compte.

« Croyez-moi, lui répondit encore  
« Mani, ne vous pressez point tant;  
« ou si vos ordres sont si précis que

« vous ne puissiez pas ne pas aller  
« chez Payar, allez-y, à la bonne  
« heure; mais n'y allez pas à la  
« tête de vos troupes. Prenez seu-  
« lement avec vous quelques-uns de  
« vos gens, et allez, sans lui mon-  
« trer aucune défiance, lui deman-  
« der des éclaircissemens sur ce qui  
« est arrivé. S'il voyoit au contraire  
« que vous allez dans le dessein de  
« le combattre, il se croiroit dans  
« la nécessité de se défendre, et le-  
« veroit tout de bon l'étendard de  
« la révolte, supposé qu'il ne l'eût  
« pas encore fait. Notre Général  
« trouva qu'il pensoit bien, et vou-  
« lut suivre son conseil. Il prit avec  
« lui une trentaine d'hommes, du  
« nombre desquels nous étions, et  
« nous nous rendîmes dans l'endroit  
« où nous savions qu'étoit Payar.

« Aussi-tôt que nous fûmes apper-  
« çus, les soldats de Payar, sans  
« vouloir nous permettre d'aller plus  
« loin, nous décochèrent une grêle  
« de traits, qui nous mit dans la  
« nécessité de leur vendre cher notre  
« vie. Nous voulîmes parler, il ne  
« fut pas possible de nous faire en-  
« tendre. Nous nous défendîmes avec  
« tant de vigueur, qu'après leur avoir  
« tué tous ceux qui étoient à portée  
« de nos armes, nous les contrai-  
« gnîmes à nous laisser retourner sur  
« conseil; il ne tiendra qu'à vous de  
« qui

qui pendant ce temps de troubles s'en étoient écartés. Ayant ainsi fait tout ce qu'il lui étoit possible de faire dans des circonstances si fâcheuses et si imprévues, il tourna ses pas vers l'orient, et vint se rendre à Ily.

Là, méditant à loisir sur les causes de tous les revers qu'on avoit essayés jusqu'alors; s'instruisant, dans le plus grand détail,

« nos pas; mais ils revinrent bien-  
« tôt à la charge. Accablés par le  
« nombre, presque tous nos gens pé-  
« rirent.

« Notre Général reçut une flèche  
« dans la cuisse. Il tomba, et ne  
« put plus se relever. Nous étions  
« auprès de lui pour tâcher de lui  
« donner quelque secours. Il ne vou-  
« lut pas nous le permettre. Mais  
« arrachant de son bonnet la plume  
« de paon (qu'il portoit comme mar-  
« que d'une de ses dignités), il nous  
« la remit en nous disant: j'ai reçu  
« de grands bienfaits de l'Empe-  
« reur: il m'a fait Général: je n'ai  
« pas pu vaincre ses ennemis, il  
« faut au moins que je périsse sous  
« leurs traits. Il est essentiel pour  
« le service de Sa Majesté, qu'elle  
« sache de quelle manière j'ai péri.  
« Portez cette plume au Tsong-tou  
« de Parkol, et racontez-lui exac-  
« tement tout ce que vous savez.  
« Nous n'abandonnerons pas notre  
« Général, lui répondîmes-nous; nous  
« périrons ici avec lui, en le défen-  
« dant, ou nous l'emporterons sur  
« nos épaules jusqu'à Parkol.

« Tous vos discours sont inutiles,  
« nous répliqua le Général, faites  
« ce que je vous ordonne; il y va  
« du service de l'Empereur. Tout  
« ce que vous pourriez faire pour  
« moi ne me sauveroit pas la vie,  
« et vous péririez vous-mêmes inu-

« tilement. Partez: un moment plus  
« tard vous n'y serez plus à temps.  
« Dites au Tsong-tou de Parkol de  
« se tenir prêt à tout événement;  
« car les ennemis iront bientôt à  
« lui. Ajoutez-lui que cet avis vient  
« de moi.

« Ayant reçu cet écrit de Yarchachan,  
« continue l'Empereur, je vis que  
« les affaires alloient très-mal de ces  
« côtés-là, et que tout y étoit en dé-  
« sordre. Malgré mon inclination à  
« la paix, il a fallu me résoudre à  
« continuer la guerre. Je savois bien  
« à la vérité, que tous les Tartares  
« de ces cantons sont inconstans et  
« sans bonne foi; qu'il ne falloit pas  
« se fier à eux, et qu'ils étoient tous  
« à peu-près de même caractère qu'A-  
« moursana; mais je dissimulois.  
« J'espérois qu'au moins la crainte de  
« mes armes les contendroit dans le  
« respect. Je m'attendois qu'ils ou-  
« vrieroient enfin les yeux sur leurs  
« véritables intérêts. La lettre de Yar-  
« hachan, et celle de Tsong-tou de  
« Parkol m'ont enfin déterminé au  
« parti que je ne prends jamais qu'aux  
« dernières extrémités.... J'ai vu la  
« face des affaires, m'écrivit en  
« dernier lieu Ting-koui (Tsong-tou  
« de Parkol), et j'ai jugé que les  
« Eleuths ne se rendoient en foule  
« aux environs de mon district,  
« que pour venir tout-à-coup son-  
« dre sur nous, et nous enlever le

de l'état présent des affaires, s'informant des intérêts particuliers de tous les Chefs des hordes, il forma le plan général d'une campagne, dont les opérations devoient nous ramener les succès, et m'en fit part.

J'étois sur le point d'abandonner Amoursana à son mauvais sort : la perfidie des Mongoux qui habitent ces régions éloignées, m'avoit presque déterminé à finir une guerre que je n'avois entreprise que pour leur faire du bien, lorsque je reçus les importantes instructions de Tchao-hoei.

L'exposition claire et précise de son projet, la sagesse des mesures qu'il vouloit prendre pour le faire réussir, me ramenèrent à mon premier dessein. Il m'en eût trop coûté, pour ne pas tirer vengeance de tant de trahisons et de perfidies; pour laisser tant de crimes impunis. Malgré mon penchant pour la paix, je pris la plus ferme résolution de pousser, à toute outrance, une guerre déjà commencée. J'ordonnai que des troupes fraîches se rendissent en hâte, vers les régions d'Ily; je leur enjoignis de se conformer en tout aux ordres qui leur seroient intimés, en mon nom, par Tchao-hoei, à qui, dès-lors, je donnai le titre et toute l'autorité de grand Général.

L'année Ting-tcheou (1757), deux nouvelles armées partent pour se rendre à un même terme, par deux chemins opposés, le nord et le midi. Les Eleuths sont plus acharnés que jamais les uns contre les autres. Mes armées entièrement délabrées par tant

*« peu de troupes qui nous reste.  
« Pour conserver, au moins, Par-  
« kol, j'en ai fortifié la garnison,  
« à laquelle j'ai ajouté douze cents  
« hommes que j'ai fait venir des  
« différens endroits d'à l'entour.  
« Les Eleuths qui faisoient mine  
« de vouloir nous investir, se sont  
« retirés plus loin, quand ils ont  
« vu ce que j'avois fait.... Oserois-je,  
« en frappant la terre du front avec*

*« le plus grand respect, supplier  
« Votre Majesté de nous envoyer  
« du secours, etc. ».*

J'entre peut-être dans mes notes dans un détail trop minutieux. Ce détail met au fait de l'état où se trouvoient alors les troupes de l'Empire; état pitoyable qui eût duré jusqu'à leur destruction totale, ou à leur expulsion du pays, si Tchao-hoei n'avoit pas paru sur la scène.

de malheurs arrivés coup sur coup, ne sont plus en état de se faire craindre et de les contenir. Ils ne connoissent plus de frein; ils arment les uns contre les autres; ils se déchirent mutuellement; ils ne respirent que les factions et les révoltes, que les brigandages, les meurtres et les trahisons. Le Han de Tcholos est assassiné par son neveu Tchana-karpon, qui s'empare de ses États. Celui-ci ne porte pas loin la peine due à son crime. Il périt à son tour, massacré par Kaldan-Torgui. Le Taidji-Tavoua se met sur les rangs à la tête des siens, il vient fondre sur Kaldan-Torgui, le bat, le prend prisonnier, et lui fait couper la tête. Il me l'envoya cette tête, afin que je la fisse exposer publiquement pour servir d'épouvantail aux rebelles.

La renommée instruisit bientôt Amoursana de ce désordre affreux. Les circonstances lui parurent des plus favorables pour travailler à se rétablir. Il ramasse les débris de son armée, et reprend le chemin d'Ily. Sa troupe grossit à chaque pas, déjà il se croit en possession du Royaume des Eleuths.

Dans cette persuasion il s'avance à grands pas, il arrive; mais quelle fut sa surprise quand il vit Tchao-hoei venir au-devant de lui, à la tête d'une partie des nouvelles troupes que je leur envoyois! L'air assuré de mes Guerriers, leur contenance fière, le bon ordre qu'ils gardoient dans leur marche, l'épouvantèrent. Il n'attendit pas qu'ils fussent à portée de pouvoir lui lancer des traits; mais avec cette précipitation que la frayeur seule peut inspirer, sans savoir s'il étoit poursuivi; sans s'embarasser si les siens pouvoient le suivre, il marche sans prendre haleine, la nuit comme le jour, et courut se cacher dans le pays de Ta-ouan.

Tchao-hoei (34) se décharge sur Fou-té du soin de le pour-

(34) Tchao-hoei est celui en particulier à qui l'Empereur doit le succès de ses armes. Ce grand homme dirigeoit tout avec tant de sagesse, savoit si bien tirer parti de tout, possédoit dans un si haut degré l'art

suivre, tandis qu'il va lui-même rassembler les hordes dispersées; recueillir celles qui voudront se soumettre, dompter celles qui résisteront, et travailler, en achevant de réduire toute cette contrée, à y fixer la tranquillité qui en étoit exilée, à y rappeler la concorde, et à y faire naître tous les avantages d'une douce paix.

Fou-té part, poursuit pas à pas le rebelle, ne perd pas un

des ressources, avoit tant de fermeté dans les revers, tant de constance à ne jamais perdre de vue son principal objet, qu'il a enfin couronné sa difficile entreprise des plus glorieux succès, contre l'attente universelle, et au-delà même de ce que son maître pouvoit raisonnablement espérer de lui, ou de tout autre qu'il eût pu choisir en sa place.

Cependant, malgré tant de grandes qualités, il n'a pas reçu de ses contemporains le tribut d'éloges dont il étoit digne. J'ai vu ici (et je le rapporte avec plaisir, pour la consolation des personnes d'un mérite distingué, qui pourront lire cette remarque); j'ai vu la pâle envie, la basse jalousie, et l'ignorance crasse, le taxer de témérité, ou tout au moins, d'imprudence, quand par une suite de certains événements qu'il lui étoit impossible de prévoir, mais dont il lui est toujours revenu de la gloire, il s'est trouvé réduit aux extrémités les plus fâcheuses, contraint de passer les rivières à la nage, de traverser les déserts, de franchir les montagnes, sans vivres, sans munitions, et presque sans soldats; l'accuser ensuite d'en vouloir imposer à son maître, lorsqu'avec une douceur de style et une clarté qui lui

étoient propres, il lui annonçoit les plus brillans succès.

On lui prodiguoit sans peine les vaines épithètes de beau discoureur, de fin courtisan, de bel esprit, d'homme aimable, mais on lui refusoit obstinément le titre qu'il méritoit le mieux, celui de Grand Général. Quelques réflexions sur la manière dont il forma son plan, dans des circonstances où tout paroisoit désespéré, sur celle dont il l'exécuta, et sur les succès qui ont enfin couronné son entreprise, auroient dû, ce me semble, faire revenir sur son compte ceux-là même qui étoient les plus défavorablement prévenus.

Cet habile Général a trop bien réussi dans une guerre entreprise contre l'avis de tous les Princes et de tous les Grands; dans une guerre qui a mis le deuil dans tant de familles des plus distingués de l'Empire, dont les unes pleuroient des pères ou des enfans, et les autres des frères ou des neveux exécutés publiquement, comme coupables de crimes d'Etat: il a reçu trop d'éloges et de bienfaits de la part de son maître, pour qu'on ait pu être juste à son égard. A son retour de sa glorieuse expédition, l'Empereur environné de toute la majesté du

moment, et arrive presque aussi-tôt que lui sur les frontières de Ta-ouan. Il l'eût atteint, sans doute, s'il n'avoit été qu'à la tête de quelques corps de troupes, ou d'un petit nombre de braves; mais il conduisoit une armée entière, il devoit se faire craindre par-tout; par-tout il devoit donner la loi.

Ceux de Ta-ouan n'attendent pas qu'il les somme; il se soumettent à lui. Ils lui demandent de les recevoir au nombre de mes sujets; ils le supplient de vouloir bien faire conduire, jusques dans la Capitale de mon Empire, quelques-uns de leurs principaux; pour me rendre hommage en leur nom. Déjà il est maître de leur pays; ils lui en donnent la libre entrée, ils lui fournissent tous les secours nécessaires, pour qu'il puisse le parcou-

Trône, alla au-devant de lui jusqu'à une demi-journée de la Capitale, le conduisit en triomphe, avec tout l'appareil des grandes cérémonies, dans l'un de ses propres palais, l'éleva à la dignité de Comte de l'Empire, le mit au nombre des Ministres d'Etat, et lui fit l'honneur de désigner une Princesse de son sang, sa propre fille, pour être l'épouse de son fils.

*Tchao-hoei*, tout entier dans les soins pénibles du ministère, jouissoit en paix de la faveur de son maître, et de toute sa gloire, lorsqu'après deux ou trois années, sa santé commença à s'altérer. Il sentit ses forces diminuer sensiblement, et prêtes à l'abandonner. Il n'en tint compte, et ne discontinua pas pour cela ses travaux. Il se contenta de prendre quelques médecines corroboratives, et du *Jen-cheng* pour se soutenir. Cette merveilleuse racine le soutint en effet pendant quelque temps; il crut même avoir repris toutes ses forces, et s'en féli-

citoit déjà. Mais ces forces d'emprunt, n'ayant d'autre principe qu'une agitation extrême dans le sang, acheverent bientôt d'épuiser en lui la source de la vie. Il mourut quatre jours après s'être absenté de la Cour, pour aller jouir, disoit-il, d'un peu de repos dans son hôtel. L'Empereur l'alla voir, quoiqu'il fût déjà mort; mais il voulut qu'on supposât qu'il étoit encore en vie, et en état de recevoir sa visite. On l'habilla, on l'assit sur une chaise, et Sa Majesté dit en entrant dans son appartement: *Je vous ordonne de rester comme vous êtes; je viens vous voir pour vous exhorter à ne rien oublier, pour rétablir promptement votre santé. Un homme tel que vous est encore nécessaire à l'Empire. Après ces mots elle se retira. Quelques heures après on divulgua la mort de Tchao-hoei, l'Empereur ordonna que son portrait seroit mis dans la salle des grands hommes qui ont bien mérité de l'Empire.*

rir. C'est en vain, le traître qui s'y étoit réfugié, n'y est déjà plus.

Instruit que le Ta-ouan ne pouvoit être pour lui un lieu d'asyle, Amoursana le traverse précipitamment, dirige sa fuite vers le nord, et va s'enfoncer, pour n'en sortir jamais, dans les vastes régions de Lo-cha. Le Ciel ne l'y laissera pas jouir tranquillement de son crime. Il doit à ceux qui seroient tentés de devenir rebelles, un exemple de terreur qui puisse les contenir (35).

A la première nouvelle que je reçus ici qu'Amoursana s'étoit enfui dans ces pays lointains, les Princes et les Grands me présenterent à l'envi leurs fatigantes suppliques. *Il est inutile*, me disoient les uns, *de faire courir encore après un rebelle qui voit sans obstacles toute la terre devant lui. Il est déjà parvenu dans les climats reculés du nord, laissons-l'y finir sa misérable vie, sans nous embarrasser davantage de son sort. Nous donnons des lois à Ily*, disoient les autres, *nous sommes les maîtres de tout le pays des Eleuths, contentons-nous de le garder. Pourquoi nous inquiéter à l'occasion d'Amoursana? Il s'est retiré chez les Russes, qu'il y reste. Il ne faut pas commettre la Majesté de l'Empire, en demandant ou en exigeant qu'on nous le livre.*

Un troisième sentiment, et c'étoit celui du grand nombre, étoit pour qu'on finît la guerre à quelque prix que ce fût. *Le Royaume du Tchoung-kar*, disoient ces hommes endormis dans le sein du repos, à qui l'indolence et la mollesse tiennent lieu de tout, *est trop éloigné du centre de l'autorité, pour que nous puis-*

(35) Les Chinois appelloient anciennement des noms de *Lo-cha* et *Lo-tcha*, le pays de la domination des Russes. Après avoir traversé le *To-ouan*, c'est-à-dire les *Hasaks*, qui est le même que celui que M. l'Abbé Chappe appelle dans sa Carte de la

Russie et de la Tartarie boréale du nom de *Kosaccia-horda*, *Amoursana* se réfugia dans la Sibérie. On n'a pas su ici que les Russes lui eussent donné asyle, on a cru seulement qu'ils l'avoient laissé errer à son gré dans les déserts de leur domination.

sions le gouverner long-temps. Abandonnons-en le soin à qui voudra le prendre. Qu'importent à la gloire du Royaume du milieu, des terres incultes, et un peuple plus qu'à demi sauvage (36)?

C'est ainsi, je me le figure, que lorsqu'un riche particulier fait bâtir dans quelque quartier fréquenté de la ville, un nouvel édifice pour des usages dont il sait seul la destination; les oisifs qui voient avancer l'ouvrage, donnent inconsidérément des avis qu'on ne leur demande point, et raisonnent sans savoir le dessein du maître, chacun, comme il se trouve affecté.

Je fis de ces représentations absurdes tout le cas qu'elles méritoient. Je n'en tins compte et les méprisai. Je renouvelai mes instructions et mes ordres à Tchao-hoei; j'animai Fou-té (37) à ne pas laisser ralentir son ardeur.

(36) Dans un écrit que l'Empereur fit paroître dans le temps, il s'élève avec force contre tous ces donneurs d'avis. Il invective en particulier contre ceux qui étoient du sentiment qu'il falloit abandonner le pays des *Eleuths*.

(37) Il est temps que je fasse connoître cet homme célèbre, qui a imprimé la terreur de son nom dans l'esprit de tous les Tartares. *Fou-té* est, après *Tchao-hoei*, celui de tous les Généraux qui a le mieux mérité de l'Empire, dans la guerre contre les *Eleuths*. Peut-être n'eût-il pas été effacé par *Tchao-hoei* lui-même, s'il eût été en état de former un plan, et d'en combiner toutes les parties, avec autant d'intelligence et de facilité qu'il en avoit lorsqu'il s'agissoit de l'exécution; si aux plus brillantes des qualités qui constituent

l'homme de guerre, et qui font regarder comme un Héros celui qui les possède, il eût joint celles qui font l'homme de société, et le citoyen aimable. Mais élevé en Tartarie par les *Montchoux-Solon* ses compatriotes, il avoit passé sa jeunesse à s'endurcir aux fatigues de la chasse, ou à s'exercer au milieu d'un camp. Il s'en faut bien qu'il eût cette aménité, cette douceur de caractère, et cette souplesse que contractent pour l'ordinaire ceux qui respirent de bonne heure l'air de la Cour. Il étoit franc, mais un peu rude; il ne pouvoit en aucune manière se déguiser. Il eût choisi d'être le dernier des soldats, plutôt que le premier des courtisans. Dans l'enceinte d'une ville, il étoit comme embarrassé de sa personne; il étoit tout-à-fait hors de sa place à la Cour. Des tentes, un camp,

Cependant le Ciel irrité hâte le temps de sa vengeance. Une maladie affreuse est l'instrument dont il se sert, pour accabler du poids de sa justice, le scélérat qui a provoqué son courroux. Il l'atteint, lorsqu'il se croit à l'abri de toute poursuite; il tranche le noir fil de ses jours, lorsqu'il se promettoit de jouir de la vie parmi les douceurs, au moins, de la liberté.

Ainsi périt à la fleur de l'âge celui dont la perfidie avait fait

des soldats, c'est tout ce qu'il lui falloit. Avec cela rien ne lui étoit impossible. Endurer les plus pénibles travaux, les fatigues les plus rudes, souffrir la faim et la soif; marcher, la nuit comme le jour, à travers des déserts arides, ou les lieux pleins de marécages; se battre, pour ainsi dire, à chaque pas, autant contre les éléments que contre les hommes, c'est ce qu'on lui a vu faire pendant le cours d'une guerre qui a mis au nombre des Provinces de l'Empire tous les pays de la domination du *T'song-kar*. Aussi l'Empereur en faisoit un si grand cas, que pour toute réponse à une bravade d'une puissance étrangère qui lui vantoit ses canons à minute, il ne dit que ce peu de mots: *Que les Russes fassent usage de leurs canons à minute, je leur enverrai Fou-té.*

Ce brave guerrier, dont le portrait eût été placé parmi ceux des plus illustres Héros, s'il fût mort sur le champ de bataille, a failli à perdre la tête par le supplice des criminels, au retour de ses glorieuses expéditions. Un petit mandarin dans le district duquel *Fou-té* avait exigé des chevaux pour l'armée avec un

peu trop de rigueur, l'accusa de malversation. L'Empereur fit examiner l'affaire dans toute la rigueur de la loi, et il se trouva que l'accusateur disoit vrai. *Fou-té* fut convaincu d'avoir détourné à son profit, quelques chevaux qu'il avait envoyés dans les haras qu'il possède en Tartarie. Tout autre que lui eût été condamné à mort; mais en considération de ses services, l'Empereur, qui l'avait décoré du titre de *Heou*, et lui avait donné d'autres emplois honorables, le cassa de tout, et le condamna à une prison perpétuelle, sans vouloir jamais entendre à se servir de lui dans les autres guerres qui sont survenues ensuite. Ce fut seulement l'année dernière, c'est-à-dire, après environ une dizaine d'années de prison, qu'on lui rendit enfin la liberté, à l'occasion de l'amnistie générale qui eut lieu lorsqu'on célébra la quatre-vingtième année de l'âge de l'Impératrice-mère. L'Empereur l'a mis au nombre de ses Gardes, mais il a refusé constamment de lui donner aucun emploi dans l'armée, contre ceux du Royaume de Mien, quoique ses Grands et ses Ministres l'en aient sollicité plus d'une fois.

naître

naître tant de désordres, avait fait inonder les campagnes de tant de sang. Abandonné des siens que la crainte de contracter son mal avait déjà dissipés, à peine, dans cette terre étrangère se trouve-t-il quelqu'un qui veuille rendre les honneurs funèbres à son corps.

Quoique séparés de nos climats par des distances immenses, les peuples du nord nous sont unis par les liens des traités; la bonne intelligence a toujours régné entre eux et nous. Il ne leur étoit plus possible de livrer entre nos mains *Amoursana* vivant; des usages sacrés parmi eux les empêchant de nous le livrer mort; ils firent voir d'abord son infect cadavre, et ensuite ses ossemens, à ceux que j'avais envoyés pour le reconnoître (38).

(38) *Amoursana*, voyant qu'il n'y avait point de sûreté pour lui chez les *Hasaks*, qui venoient de se soumettre à *Fou-té*, abandonna leur pays et se sauva chez les Russes, avec tous ceux des siens qui purent ou voulurent l'accompagner. Il erra pendant quelque temps dans les déserts de la Sibérie, plutôt en vagabond qu'en Prince fugitif qui cherchoit un asyle. Il y fut attaqué de la petite vérole, maladie qui, ne faisant point dans la Tartarie, les mêmes ravages qu'elle fait dans le reste de l'univers, parce qu'elle est presque inconnue dans ces climats, est regardée par les Tartares comme le fléau le plus terrible dont se serve la Divinité, quand elle veut châtier les hommes. Cette cruelle maladie, en enlevant de ce monde celui contre lequel tant d'hommes étoient armés, ne fit pas cesser pour cela les poursuites que l'on avait commencées. Ne pouvant avoir *Amoursana* vivant, on voulut l'avoir mort.

L'Empereur fit écrire plusieurs fois en Russie pour demander son cadavre, afin, disoit-il, de faire sur les ossemens de ce rebelle le même exemple de terreur, qu'il eût donné sur son corps animé du souffle de la vie. Les Russes répondirent d'abord qu'ils ignoroient dans quel endroit *Amoursana* étoit mort; ils promirent ensuite de montrer son cadavre aux Commissaires que l'Empereur voudroit envoyer pour le vérifier, et ils tinrent leur promesse; mais ils refusèrent constamment de le livrer, malgré les sollicitations qu'on leur en fit faire d'ici à plusieurs reprises: *Chaque nation, dirent-ils, a des usages qui lui sont sacrés. Un des plus sacrés parmi nous, est de ne point exposer à l'ignominie les froids restes d'un malheureux qui s'étoit réfugié dans les terres de notre domaine.... Votre ennemi est mort, nous vous avons montré son cadavre, cela doit vous suffire, etc.*

A a a

Fou-té poursuivoit cependant le reste des rebelles. Plusieurs de ceux, qui ayant suivi Amoursana dans son crime, n'avoient été ni assez prompts, ni assez résolus, pour l'imiter dans sa fuite, furent pris, ou exterminés en se défendant. Les autres, se trouvant sans Chef, qui pût les rassembler et se faire obéir, cherchent à se faire des protecteurs de tous les peuples chez lesquels ils alloient mandier un petit coin de terre, pour leur servir d'asyle. Fou-té les suivit par-tout; par-tout il les combattit et les vainquit (40). Il fit plus: il mit par occasion, sous un même joug vingt-cinq hordes entières, qui jusqu'alors n'avoient connu d'autre frein que celui de leur volonté propre, ni d'autres loix que celles de la liberté.

Toutes ces Nations qui voient plus tard que nous le soleil cesser, chaque jour, d'éclairer le pays qu'elles habitent, tremblent aux seuls noms de Tchao-hoei et de Fou-té. Les unes m'envoient des Ambassadeurs, pour reconnoître mon autorité

(39) Les différens peuples chez lesquels les *Eleuths* fugitifs cherchent un asyle, sont les différentes Hordes des Tartares, connus ici sous les noms de *Pourouths*, *Fangouths*, *Tourgouts*, et autres.

(40) Les deux Généraux *Tchao-hoei* et *Fou-té* poursuivirent les rebelles, et tous ceux qui s'étoient rangés de leur parti par deux routes différentes, le premier du côté de la petite Boucharie, en descendant vers le midi, et le second du côté des *Hassaks*, en remontant vers le nord. Ils reçurent l'un et l'autre les soumissions de toutes les Hordes intermédiaires, firent main basse sur tout ce qui leur résistoit, firent quantité de prisonniers qu'ils dépayserent, firent mourir les plus coupables, et écrivirent à l'Empereur pour savoir

ses intentions sur les prisonniers de marque.

Sa Majesté voulut les voir à Peking, et les interroger elle-même. On les amena, et ils furent exécutés à mort comme rebelles, parce qu'il se trouva que la plupart d'entr'eux avoient été ci-devant décorés de plusieurs titres honorifiques de la part de l'Empereur, et avoient reçu grand nombre d'autres bienfaits. C'est pour cette raison qu'ils ne furent pas traités simplement en ennemis, mais en sujets rebelles.

Quiconque reçoit un Mandarinat de l'Empereur, se déclare par-là même son sujet. Ainsi les Tartares en recevant de Sa Majesté les titres de *Onang*, de *Koung*, de *Heou*, se déclarent par-là même les vassaux et les sujets de l'Empire.

suprême et me rendre hommage; les autres, par la crainte de mes armes, se dispersent dans les pays lointains; les plus audacieuses s'attachent aux rebelles *Eleuths*, courent les mêmes périls, subissent un même sort, et sont domptées comme eux. Les plus distingués d'entre les coupables sont envoyés à Pe-king, pour y recevoir les châtimens dûs à leur crime; les autres sont rigoureusement punis dans les lieux respectifs par mes Généraux.

La Justice a dicté ses loix; j'ai tâché de la satisfaire: la clémence m'e sollicite; il est temps que je la produise avec tout son appareil de douceur. Les terres de la domination de Tchongkar ne sont pas entièrement désertes. Elles sont assez vastes pour former plusieurs petits Etats, le nombre des hommes qui ne les ont pas abandonnées est plus que suffisant encore pour mériter des soins particuliers de ma part (41). Je m'applique de tout

(41) Dès que l'Empereur se crut entièrement maître de tout le pays des *Eleuths*, il n'eut rien de plus pressé que de donner à ces peuples des Princes de leur nation pour les gouverner. Il fit publier une amnistie générale, tant pour ceux qui, s'étant sauvés par la crainte de ses armes, voudroient revenir dans les lieux qu'ils habitoient ci-devant, que pour ceux qui avoient combattu contre ses troupes. Il leur promit à tous qu'il les laisseroit vivre à leur manière, en leur donnant des maîtres de leur nation; mais pour être toujours en état de les opposer les uns aux autres en cas de guerre ou de rebellion, il partagea l'autorité entre tant de personnes, que ce ne put être que par une espece de prodige qu'elles prissent les armes, ou se révoltassent toutes d'un commun consentement.

Il créa quatre Rois ou *Han*, et vingt-un *Poulo* ou Seigneurs. Les quatre *Han* furent: le premier, le *Han de Tcholos*; le second, le *Han Hountéhé*; le troisieme, le *Han de Chonoté*; et le quatrieme, le *Han de Tourbeih*. Il voulut que ces Princes pussent se choisir tels successeurs qu'ils jugeroient à propos; mais il se réserva de confirmer l'élection, et de donner l'investiture à ceux qui seroient choisis. Pour ce qui est des vingt-un *Ngan-hi*, ou seigneurs, il déclara qu'il vouloit toujours être le maître de nommer qui il jugeroit à propos, afin d'engager ceux qui étoient en possession de ces dignités à ne pas se négliger dans l'exercice de leurs devoirs, et à instruire leurs enfans de maniere à les rendre capables de leur succéder.

Il désigna *Ta-oua-tsi*, qui étoit pour lors à Peking, pour être l'un

mon pouvoir à chercher les moyens de les rendre heureux. N'en trouvant point de plus efficace que celui de les laisser vivre à leur manière, je rétablis l'ancienne forme de leur Gouvernement.

Avant la tyrannie de Caldan-Tséréng, qui, contre les droits les plus sacrés, osa réunir tous les Eleuths sous sa puissance, ces peuples étoient partagés en quatre grandes tribus, gouvernées chacune par un Prince particulier du nom de *La-té*. Ils composoient entre eux tous vingt-une hordes séparées, dont les chefs s'appelloient *Ngan-ki*. Je leur rendis, sous différens noms, et leurs *La-té* et leurs *Ngan-ki*. Je créai quatre Rois sous le titre de *Han*; je nommai vingt-un Chefs de hordes, sous des titres plus ou moins relevés, suivant le nombre plus ou moins grand des familles qu'ils dominoient.

Je déterminai que la dignité de *Han*, seroit, sous mon bon plaisir, transmissible de pere en fils: je me réservai, exclusivement à tout autre, la nomination de vingt-un Chefs pour avoir toujours en main de quoi récompenser, suivant leur goût, ceux d'entre eux qui se distingueroient par leur fidélité, leur valeur ou d'autres genres de mérite. Je nommai un Comte, pour être à la tête d'eux tous, pour m'instruire de leur conduite, et faire passer jusqu'à moi leurs demandes, leurs plaintes réciproques, et tout ce dont ils voudroient m'informer. Je ne leur prescrivis d'autres loix que celles qui sont observées par mes Mongoux des huit Bannières.

des *Han*. Sa politique en cela, étoit de contenir dans le devoir tous ceux des Tartares, tant Eleuths, qu'autres, qui étoient de la faction de *Tu-oua-tsi*, et de les opposer à *Amoursana* et à tout son parti, en cas de besoin. La mort de *Tu-oua-tsi*, arrivée peu de temps après sa

détention à Peking, rompit toutes les mesures de l'Empereur, et fit que les Eleuths cabalèrent plutôt qu'ils n'eussent fait, pour secouer entièrement le joug, et se rendre indépendans de la Chine, comme ils l'avoient été ci-devant.

A de si éclatans bienfaits, j'ajoutai des dons de toutes les sortes. Je leur distribuai de l'argent et des vivres; je leur fis donner des instrumens ruraux et des ustensiles; je leur prodiguai tous les secours nécessaires, pour les mettre en état de pouvoir se procurer ensuite, par eux-mêmes, de quoi mener une vie douce et tranquille dans l'abondance et dans la joie. C'est ainsi que je tâchai de me conformer au Ciel dont les opérations ne tendent qu'à la production des choses, et qui nous donne la vie à tous.

Je connoissois déjà le naturel inquiet de ces peuples inconstans. Je savois que par la nature de leurs défauts, et de leurs vices, ils approchoient plus du sale Sapajou (42) que de l'homme, dont ils ont cependant l'empreinte et dont ils portent l'auguste nom; mais, je l'avoue, je n'imaginai pas qu'ils pussent être plus féroces que les Ours, plus cruels et plus intraitables que les *Yu-ki* (43). Leur perfide conduite ne m'en convainquit, pour leur malheur, que trop tôt. En les comblant de biens, je ne fis que leur prêter des ailes, pour fuir avec plus de rapidité; en voulant les rendre heureux, je ne fis que les fortifier, pour résister avec plus de vigueur à l'autorité légitime. Ils brisèrent la douce chaîne dont je m'étois servi pour les attacher; ils mirent en pièces la main qui les flattoit (44).

Leurs déprédations imprévues, leur fureur subite réveillèrent

(42) L'espece de singe auxquels l'Empereur compare ici les Eleuths, s'appelle en Chinois *tsin*. Ces sortes de singes sont les plus sales, les plus bizarres, et les plus ridicules de tous. J'ai adouci un peu les traits, en les comparant aux sapajous.

(43) Le *Ki-yu*, dit un Dictionnaire Chinois, est un quadrupède qui a les griffes d'un tigre, la tête d'un dragon, et le corps d'un renard: c'est le plus cruel et le plus indisci-

plinable de tous les animaux. Il se tient dans les lieux marécageux. Je crois que c'est un animal fabuleux. Les Poètes Chinois se servent souvent de la comparaison du *ki-yu* quand ils veulent exprimer la plus horrible des cruautés.

(44) En secouant le joug, les Eleuths massacrerent impitoyablement tous les Officiers et les soldats de l'Empereur qui vouloient les contenir dans le devoir.

mon courroux, comblerent la mesure de mon indignation. Ils ne méritoient plus de vivre, je résolus de les exterminer, en ne confondant pas toutefois les innocens avec les coupables. Si leur propre terre va s'abreuver encore de leur sang; si leurs femmes et leurs enfans vont servir dans l'esclavage, hors des lieux qui les ont vû naître, que la faute en retombe toute sur ceux qui m'y ont forcé.

Kaldan-Torgui que j'avois choisi moi-même pour gouverner les Tcholos, à qui j'avois donné le titre de Han, en lui accordant toutes les prérogatives attachées à cette dignité suprême, devint tout-à-coup un monstre, dont je fus contraint de purger la terre (45). Je le fis mettre en piéces; j'éteignis sa race, et je changeai en un vaste désert, cette région malheureuse dans laquelle les perfides Tcholos faisoient ci-devant leur séjour.

Payar, le traître Payar, que ma seule bonté avoit élevé au rang sublime des Han, non moins coupable que Torgui, termina, comme lui, au milieu des supplices, une vie, dont tant de fois il s'étoit rendu indigne de jouir. Ses sujets dispersés, réduits à l'esclavage, ou mis à mort, n'ont laissé après eux que le souvenir de leur existence sous le nom de Hountéhé (46). Las de voir couler tant de sang, je m'étois déterminé presque à faire grâce aux Chonoté-Chaktourman, que je leur avois donné pour Roi, mais il noua, dans les ténèbres du secret, les plus noires intrigues contre les miens. Ses ruses, ses brigues, toutes ses menées percerent à travers les ombres dont il les enveloppoit.

(45) *Kaldan-Torgui*, quoique décoré du titre de *Han*, n'avoit de la Royauté que l'appareil extérieur: il voulut s'en procurer la puissance, et se rendre indépendant. Il se révolta.

(46) Par ce que j'ai rapporté ci-dessus de *Payar* à l'occasion du

Général *Ho-ki*, il est aisé de conclure que si l'Empereur l'avoit décoré du titre de *Han*, il ne l'avoit fait que pour s'accommoder aux circonstances. D'ailleurs, *Payar* étoit chez les siens. Il n'étoit pas facile de l'en arracher de force.

Yarhachant, celui de mes Généraux qui campoit près de Pali-koun, éclaira de plus près ses démarches, le suivit, pour ainsi dire, pas à pas, et parvint enfin à découvrir que si les Chonoté n'étoient pas aussi téméraires que les Tcholos et les Hountéhé, ils n'en étoient pas pour cela moins perfides; que s'ils ne se montroient pas encore tels qu'ils étoient, c'est qu'ils vouloient prendre des mesures efficaces et parvenir plus sûrement à leur but. Leur projet de révolte parut si bien constaté; les preuves en parurent si évidentes, que mon Général ne crut pas devoir attendre des ordres plus précis de ma part, pour se porter contre eux aux dernières des extrémités.

Il apprit que Chaktourman devoit le prendre au dépourvu et l'attaquer: il l'attaqua le premier, lorsqu'il s'y attendoit le moins, le battit, le prit prisonnier, le fit exécuter publiquement hors des portes de Pali-koun, et livra à la fureur de mes soldats indignés tous ceux d'entre les Chonoté qui n'avoient pas pu mettre leurs jours à couvert par une prompté fuite (47).

Les vingt-un Ngan-ki qui avoient favorisé, ou qui suivoient actuellement tous ces traîtres Tcholos, Hountéhé, et Chonoté rentrèrent dans le néant d'où je les avois tirés. Les uns périrent par le fer de mes guerriers, les autres par les mains des exécuteurs de ma Justice; un petit nombre se sauva dans les pays lointains (48), ceux qui restèrent furent distribués à mes grands

(47) Si le Général *Yarhachan*, qui répandit le sang de tant de malheureux, n'eut pas de preuves bien certaines qu'ils alloient sûrement se révolter, on peut croire que le supplice ignominieux qu'il endura lui-même à Peking, peu de temps après sa cruelle expédition, pour une faute assez légère, en apparence, est un châtiment ordonné par la Provi-

dence, en vue de son premier crime.

(48) C'est dans ces circonstances si terribles pour tous les Eleuths, que les vingt mille familles dont M. l'Abbé *Chappe* parle dans sa courte relation, se retirèrent en Russie; mais ces mêmes familles sont revenues du consentement de l'Empereur.

tant Mont-choux que Mongoux; pour les servir en qualité d'esclaves.

De tant d'hommes à qui j'avois fait du bien, il n'y eut que le Han des Tourbet qui resta fidele. Toujours constants dans la pratique exacte de l'obéissance à mes ordres, ni lui ni ses sujets ne s'étoient point encore démentis en rien. Ils avoient suivi les loix que je leur avois données, ils avoient gardé tous les usages que je leur avois prescrits. Je n'avois aucune raison de les éteindre; je les laissai subsister. Ils existent encore, en corps de Nation; ils cultivent paisiblement leurs terres; ils nourrissent en liberté leurs bestiaux; ils viennent ici faire le commerce. Puisse-nt-ils, en me donnant chaque jour de nouvelles preuves de leur fidélité, m'engager à leur accorder chaque jour de nouvelles grâces! Si le Ciel punit, tôt ou tard, ceux qui se roidissent contre ses ordres, ou qui, par leur scélératesse, provoquent son juste courroux: ceux qui lui sont constamment soumis, et qui pour aboutir à leurs termes, ne suivent d'autres sentiers que ceux de la vertu, reçoivent aussi, tôt ou tard, la récompense de leurs mérites. C'est-là un point de doctrine reçu généralement de toutes les Nations; c'est une vérité dont je suis persuadé que personne ne doute. Les Chonoté, les Hountéhé, et les Tcholos ont été punis de leur rébellion; les Tourbeths ont été récompensés d'avoir été fideles. Ceux d'entre mes Généraux et mes Officiers qui ne se sont pas conformés exactement à mes ordres, ont péri, la plupart, dans l'ignominie des supplices; ceux au contraire qui se sont distingués par leurs qualités guerrieres, ont été élevés aux honneurs. Il faut donc que chacun soit sur ses gardes, pour ne pas faire un mal, dont il ne sauroit manquer d'être tôt ou tard puni; il faut que chacun veille sur soi, pour faire un bien, dont tôt ou tard il aura la récompense.

Il en coûte beaucoup de temps et de peines pour acquérir: un moment, une seule négligence, suffit pour tout perdre. C'est par le travail assidu et une constance à toute épreuve, que j'ai enfin terminé cette grande affaire, contre laquelle tant de gens se sont élevés. A présent qu'elle est terminée, ils mettront fin, je pense, à leurs discours indiscrets.

Ils doivent être convaincus, ces discoureurs insipides, qu'une guerre, ainsi entreprise, contre le sentiment d'eux tous, n'a si bien réussi, que parce que le Ciel l'a approuvée, et en a favorisé l'exécution. Qu'on ne croie pas que je veuille en attribuer les succès à ma vertu, à mes talens, ou aux mesures que j'ai prises. Non: je ne fus jamais si vain. Il falloit que les scélérats disparussent de dessus la surface de la terre; je n'ai été que l'instrument dont le Ciel s'est servi pour les exterminer.

Le sang de mes sujets, j'en conviens, n'a pas moins coulé que celui des barbares. Combien ont péri les armes à la main! Combien la trahison et la perfidie n'en ont-ils pas massacrés! A combien n'ai-je pas fait moi-même ôter la vie publiquement! Si j'avois besoin de justification, je la trouverois dans la nécessité fatale, et mieux encore dans la faute des miens.

Les Généraux et les Officiers que j'envoyai d'abord pour cette expédition n'entrèrent pas dans mes vues, n'exécuterent pas exactement ce que je leur avois prescrit. Ils manquèrent leur objet, se laisserent surprendre, et me contraignirent d'user de toute la rigueur de nos loix. Je les châtiâi, pour n'être pas obligé d'en châtier un plus grand nombre encore.

Dans des circonstances moins critiques, peut-être n'eussé-je pas hésité à leur faire grâce; car leurs fautes, après tout, n'étoient pas de la nature de celles qui ne méritent aucun pardon, et je dois, en quelque sorte, rétablir leur mémoire aux yeux

de la postérité. Une profonde paix régnoit depuis très-long-temps dans mon vaste Empire ; la plupart de mes Officiers ne connoissent de la guerre que le nom. N'ayant aucune expérience, peu faits à la fatigue, ne connoissant, ni les pays qu'ils devoient conquérir, ni les hommes qu'ils devoient subjuguier ; pouvoient-ils éviter tous les pièges, profiter de toutes les occasions, ne pas quelquefois se laisser surprendre, ne pas un peu soupirer après le repos ? Ce ne fut jamais le courage qui leur manqua, et si leur bonne volonté s'est quelquefois éclipsée, leur valeur ne s'est jamais démentie dans les occasions où il a fallu la montrer. Ils ont failli par pure foiblesse ; ils ont failli par une négligence que j'ai cru ne pouvoir pas me dispenser de punir (49).

Durant le cours de cette guerre, peut-être ai-je manqué à bien des choses, qu'on me reproche avec fondement en secret. Il peut se faire que j'aie été peu avisé dans le choix de certains Officiers, trop précipité à donner tels ordres, ou à prescrire telles démarches ; que j'aie été trop négligent à m'instruire de ce que je devois savoir ; que, par amour pour le repos, je me sois trop facilement déchargé sur d'autres d'un détail dans lequel je n'aurois pas dû craindre d'entrer moi-même, ou que je n'aie pas fait assez d'attention à profiter des lumières de ceux qui n'avoient d'autres vûes que celles de vouloir m'éclairer de bonne foi. Comme c'est sur moi que rejaillit la gloire dont se sont cou-

(49) Tout ce que dit l'Empereur, en second lieu, pour la consolation dans ces dernières pages, n'est pas des familles qui ont vu périr quelques-uns des leurs dans les suppli-manière d'acquies. Il le dit, en pré-ces, et enfin pour sa satisfaction par-ticulière ; car il aime mieux passer de ses Mantchoux de la sévérité dont pour équitable et clément que pour il a été obligé d'user à leur égard, juste, avec trop de rigueur, etc. durant tout le cours de cette guerre ;

verts mes derniers Généraux, il est juste que je m'impute aussi une partie des fautes que les premiers ont faites. Puissent nos derniers succès faire oublier à jamais nos premières pertes ; puissent tous les traits de valeur, et ce total d'une conduite qu'on ne sauroit s'empêcher d'admirer, effacer pour toujours ce qu'on seroit en droit de nous reprocher sans injustice.

Maître de tout le pays des Eleuths, je devois l'être également de celui de tous leurs vassaux. Les tributaires, et leurs esclaves devenoient par-là même les miens. La région de Hoamen, que l'on désigne aussi par le nom général de Hoai-pou (50), étoit un des domaines du Tchoug-kar.

Kaldan-Tsérenng en fit autrefois la conquête, mit sous le joug tous les Mahométans qui l'habitent, leur donna des loix ; leur imposa des tributs, les soumit immédiatement à ses vingt-un Ngan-ki, auxquels il distribua leurs terres qu'il érigea en autant de fiefs. Leur Prince, du nom de Hotchôm, fut pris et relégué pour toujours, dans un lieu reculé de son ancien domaine (51), d'où, sous les plus graves peines, il ne lui étoit pas permis de sortir : leurs Grands, distribués aux principaux d'entre les Eleuths, les servoient en qualité d'esclaves ; en un mot ils n'existoient plus en corps de Nation.

Cependant dès qu'ils nous virent en possession d'Illy, ils reprirent courage ; ils se persuadèrent qu'ils alloient être rétablis. Ils l'eussent été, sans doute, s'ils avoient été fideles à tenir leur pro-

(50) Hoai-pou, c'est-à-dire horde des Mahométans, est le nom général dont les Chinois appellent tous les Tartares qui sont au-delà de Hoamen. C'est ce que les Géographes Européens appellent la petite Boncharie. Tsérenng ou Kaldan, Tsé-

renng l'avoit conquise, et elle étoit restée à ses successeurs.

(51) En s'emparant de cette partie de la Bouollarté, Kaldan-Tsérenng prit en guerre le Prince Hotchôm et le relégua à Abakasec, où il le fit garder à vue.

messe, si la reconnaissance avoit pu trouver une place dans leurs cœurs.

Un des premiers bienfaits dont ils me furent redevables fut la liberté du Prince Hotchom et de son infortunée famille. Je me hâtai de lui rendre ceux d'entre les principaux de ses anciens sujets qui rampoient ci-devant dans un honteux esclavage chez les Tsong-kar, et j'ordonnai que toutes les personnes du sexe qui avoient été enlevées de force, fussent exactement rendues à ceux à qui elles appartenoient de droit.

*Allez, dit d'abord mon Général à Hotchom en lui brisant ses fers, allez, soyez libre; retournez dans le lieu qui vous a vu naître et où vous teniez votre Cour; réglez-y sur vos sujets comme auparavant. Rassemblez vos Mahométans dans leurs anciennes demeures, et vivez tous en paix sous la puissante protection de notre grand Empire. Vous lui êtes dès-à-présent soumis, non comme des esclaves, tels que vous étiez chez les Tchoug-kar; mais comme des sujets fidèles, peu différens de ses sujets naturels (52). J'informerai l'Empereur de ce que je viens de faire; attendez-vous à recevoir les plus grands bienfaits de sa part.*

(52) Dès que Hotchom eut été infortuné, dans le lieu qui lui servoit de prison, que les troupes impériales marchèrent contre les Eleuths, il écrivit aux Généraux qu'il se soumettoit très-sincèrement à l'Empereur de la Chine, sous les ordres et la protection duquel il vouloit vivre désormais. Sur cette lettre, Panti, qui étoit pour lors Généralissime, lui donna la liberté; au nom de l'Empereur, et lui rendit ses Etats, autant qu'il étoit en lui de pouvoir le faire. Il lui promit

que, de quelque manière que cette guerre pût se terminer, l'Empereur lui prêteroit main-forte en cas de besoin, et le soutiendrait contre quiconque oseroit l'attaquer. Hotchom se soumit à tout, pour lors: mais les troupes impériales ayant essuyé les échecs que j'ai décrits plus haut, lui et les siens secouèrent le joug. Ils se conduisirent non en vassaux, mais en ennemis de l'Empire. Ils avoient déjà massacré Ngao-ming-tao et les cent hommes qu'il conduisoit, parce que cet Officier les

Instruit de la conduite de mon Général, je l'approuvai dans toutes ses parties. Je ratifiai toutes ses promesses, et j'en ordonnai la plus prompte exécution. Je traitai les Mahométans comme s'ils eussent été les plus anciens de mes sujets; et je me conduisis envers leur Hotchom, comme je l'eusse fait envers un Prince issu de mon propre sang.

Tant de bienfaits ne servirent qu'à faire des ingrats; un trai-

traita avec un peu trop de hauteur, dans leur propre pays. Il étoit naturel qu'il soutinssent cette première démarche pour laquelle ils avoient tout lieu de craindre d'être châtiés. Ils craignoient aussi que leur esclavage n'en fût pas moins réel, sous la protection de l'Empereur et sous des noms honorables, qu'il l'étoit ci-devant sous la domination des Eleuths. Ils voulurent être entièrement libres; ou tout au moins, ils voulurent faire tous leurs efforts pour empêcher que leur pays n'eût le même sort que celui d'Ily, et c'est ce qui hâta leur perte. Ils avoient par dessus les Eleuths l'avantage des armes à feu, ils avoient des villes murées, quelques places fortes, et ils pouvoient être secourus par les autres Mahométans leurs voisins. C'est ce qui leur enfla le cœur, et leur persuada mal-à-propos qu'ils pouvoient résister aux forces de la Chine. Ils se cantonnèrent chez eux, refusèrent de se soumettre, et se préparèrent à tout événement.

Il y avoit deux Princes Mahométans, du nom de Hotchom, dont l'un donnoit des loix à Yerhim, (Yerquen) et l'autre à Hashar, (Kasgar); l'un s'appelloit le grand Hotchom, et l'autre le petit Hot-

chom. Ces deux Princes se liguerent, leverent des troupes, et osèrent se mettre en campagne. Ils payerent cher leur témérité. A la vérité ils eurent, dans les commencemens, quelques petits avantages sur des corps détachés des troupes Impériales; mais bientôt Tchao-hoï et Fou-té allèrent en personne contre eux, le premier leur prit Yerhim et Hashar, et toutes les dépendances de ces deux principales villes, et le second les ayant atteints près d'Alichour, les battit à plate couture, et obligea les restes délabrés de leur armée à se réfugier chez le Sultan de Badakhan. Le grand Hotchom périt en combattant, le petit Hotchom fut livré par le Sultan de Badakhan au Général Fou-té. Celui-ci lui fit trancher la tête, et l'envoya dans une boîte à l'Empereur, qui la fit exposer d'abord dans son propre palais, au-dessus de la porte dite la porte de Ou-men, vis-à-vis le Tay-ho-tien, et ensuite dans la rue des exécutions publiques, dite Tsai-che-keou.

Je dirai bientôt deux mots des exploits de Tchao-hoï et de Fou-té dans la petite Boucharie, dont ils se rendirent maîtres.

tement si honorable et si doux ne fit que répandre l'orgueil dans les cœurs de ceux qui le reçurent.

Hotchom eut à peine la tête tournée vers l'endroit de son ancienne domination, que fier de la liberté dont il jouissoit, il affecta d'oublier celui qui la lui avoit procurée. Avec l'ingratitude, la défiance entra dans son esprit. Il croit que chacun lit ce qui s'y passe ; il donne des interprétations sinistres aux discours les plus affectueux, il ménage encore quelque temps la délicatesse des miens ; mais bientôt il élude mes ordres, et se révolte enfin à découvert. C'est en vain qu'on veut le faire rentrer en lui-même, il n'écoute plus rien.

Ngao-ming-tao, à la tête de cent hommes, va par ordre exprès du Général, pour faire une dernière tentative ; Ngao-ming-tao et les siens sont inhumainement massacrés par ce Mahométan barbare.

Après avoir conquis Ily et châtié les Eleuths, j'avois remis l'épée dans son fourreau : il fallut que je la tirasse encore, et que, malgré moi, je la fisse agir.

Ngao-ming-tao et les siens, en exécutant les ordres qu'ils avoient reçus de leur Général, exécutoient mes propres ordres. Ils remplissoient la partie la plus essentielle dans des guerriers, l'obéissance exacte envers ceux auxquels ils sont subordonnés. C'est en la remplissant, et uniquement parce qu'ils la remplissoient, qu'on leur a arraché la vie ; pouvois-je me dispenser de venger leur mort ? Un Souverain est le père de ses sujets. Un père peut-il voir, sans être pénétré de la plus vive douleur, qu'on égorge cruellement ses enfans ? Un Souverain peut-il souffrir qu'on massacre impunément ses sujets, dans le temps même qu'ils exécutent ses ordres ? Si sur la terre entière il en est un seul, qui soit si peu sensible à un affront de cette nature, il ne mérite

pas de régner ; s'il en est un qui ne se mette point en peine de venger les siens ainsi massacrés, il ne mérite pas qu'on le serve. Eh ! quels sont les hommes qui pourroient s'attacher d'affection à un pareil maître, jusqu'à lui obéir dans toutes les occasions, au péril même de leur vie ?

Tchao-hoei, Fou-té et les autres étoient encore à la tête de leurs troupes dans les régions qu'arrose l'Ily. Leur valeur couronnée par tant de victoires, n'attendoit qu'un mot de ma part, pour tenter de nouveaux exploits. Pouvois-je dans les circonstances les laisser ainsi dans l'inaction ? *Partez, leur écrivis-je, allez contre les Mahométans perfides qui ont si insolemment abusé de mes bontés. Vengez ceux de vos compagnons qui ont été les tristes victimes de leur barbare fureur.* Ils partent, et bien-tôt le Hoei-pou est conquis (53).

(53) L'Empereur ne dit qu'un mot de ce qui regarde la conquête de la petite Boucharie. Il avoit cependant les plus belles actions à célébrer ; car ses Généraux s'y sont distingués d'une manière plus éclatante encore qu'ils ne l'avoient fait, en combattant contre les *Eleuths*. Quoiqu'il en soit des motifs qu'il a pu avoir pour être si laconique, je tâcherai de suppléer à ce qu'il ne dit pas dans son poëme, parce qu'ont dit ces deux braves Généraux *Tchao-hoei* et *Fou-té*, dans les lettres qu'ils lui écrivirent, le premier pour lui annoncer la prise de *Hashar*, *Yerkim* et des autres villes ; et le second pour lui faire part de la dernière victoire qu'il remporta sur les *Hotchom*.

On avoit déjà beaucoup murmuré quand il fut question d'aller faire

la guerre aux *Eleuths* ; on murmura encore plus, quand, après l'extinction des *Eleuths*, l'Empereur voulut mettre sous le joug les peuples de la petite Boucharie. Ce fut *Tchao-hoei* qui lui en fit naître l'idée, en lui faisant part des mesures qu'il comptoit prendre pour rendre cette conquête beaucoup plus facile encore que ne l'avoit été celle du pays des *Eleuths*. Les Mahométans avoient quantité de postes fortifiés, et faisoient usage des armées à feu. Il fallut que *Tchao-hoei* et *Fou-té* livrasent beaucoup de combats, pour pouvoir les forcer, et venir à bout de leur entreprise. Ils les livrèrent, et restèrent victorieux. Après avoir été battus par les Impériaux, les deux *Hotchom* s'étoient retirés à *Yerkim* avec les restes de leur armée. *Tchao-hoei* et *Fou-té* les y sui-

A l'exception d'un petit nombre d'hommes, cantonnés dans quelques petites places reculées que la nature et l'art concourent

virent dans le dessein de les assiéger. Les *Hotchom*, ne se croyant pas en sûreté, prirent la fuite, emmenant avec eux ceux qui voulurent bien les suivre. *Tchao-hoei* prit sur lui de faire le siège de la ville, et envoya *Fou-té* à la poursuite des fuyards.

Arrivé près d'*Yerkim*, le Général somma les habitans de se rendre. La peur les avoit saisis, ils ignoroient que l'armée Impériale étoit diminuée de la moitié par le départ de *Fou-té*; ils la croyoient par conséquent beaucoup plus forte qu'elle n'étoit, ils conclurent entr'eux qu'il leur falloit recevoir la loi du vainqueur et se rendre. Ils firent ouvrir les portes de la ville, et inviterent *Tchao-hoei* de s'y rendre lui-même pour en prendre possession au nom de l'Empereur.

*Tchao-hoei* ne se fit pas presser. Il répondit qu'il se rendroit à *Yerkim* pour leur distribuer des grâces et les combler de bienfaits, qu'il ne changeroit rien à leurs coutumes, et qu'il ne les obligeroit point à changer de bonnets, c'est-à-dire, à quitter le turban qui est chez eux un signe de la religion qu'ils professent. En effet, après avoir pris toutes les précautions que la prudence peut dicter dans de pareilles circonstances, le Général fit tout préparer pour son entrée triomphale. Il défendit à ses soldats, sous les plus graves peines, tout acte qui sentiroit l'hostilité. Il leur ordonna

de payer grassement tout ce qu'ils acheteroient des Mahométans, avec promesse de les dédommager abondamment dans la suite. Il fut exactement obéi. Le jour déterminé il entra dans la ville avec une partie de ses troupes, en fit le tour aux acclamations du peuple, et en sortit pour se rendre à son camp. Après avoir mis le bon ordre à *Yerkim*, il se transporta à *Hashar* qui se rendit à discrétion, et qui n'en fut pas pour cela plus maltraité par le vainqueur. Tout s'y passa avec une décence, dont je n'ai guère vu d'exemples dans les Histoires. Dans une lettre que cet habile Général écrivit à l'Empereur, il lui rend compte de l'état où il a trouvé les villes dont il s'est rendu maître, et des dispositions qu'il a cru devoir y faire. Cette lettre fut communiquée par l'Empereur aux principaux Officiers des Bannières. J'eus l'occasion de m'en procurer une copie, que je viens de retrouver. Je crois qu'on ne sera pas fâché que j'en donne ici la traduction.

« Les deux *Hotchom*, dit *Tchao-hoei*, ayant appris que les troupes de Votre Majesté alloient droit à eux, ne s'amuserent point à vouloir se fortifier à *Yerkim* ni à *Hashar*, ils comprirent qu'il leur seroit impossible de résister à nos armes. Ils abandonnerent leurs villes, et comme des rats, ils se traînent de caverne en caverne avec leurs familles, les restes délabrés de leur armée, et tous ceux qui

à l'envi à rendre inaccessibles, tous les autres Mahométans se soumettent et se rangent comme d'eux-mêmes sous nos glorieux

» n'avoient pas craint de se mettre » à leur suite.

» Les habitans de *Hashar*, comme ceux d'*Yerkim*, se rendirent à nous avec des démonstrations de joie, qui sont un témoignage qu'ils ne demandoient pas mieux que de vivre sous les loix de Votre Majesté, pour éprouver à leur tour les effets de la bonté de votre grand cœur, qui embrasse toute la terre. Ils vinrent au-devant de nous, nous apporterent des rafraichissemens, que je reçus, et que je fis distribuer aux soldats, en donnant toutefois à ceux qui nous les avoient apportés des morceaux d'argent, ou quelques piéces de monnoie, sous le nom de récompense, plutôt qu'à titre de paiement. Ils me parurent très-satisfaits de cette conduite.

» J'entrai dans la ville par une porte, et j'en sortis par une autre; les habitans me comblèrent d'honneur. Les uns m'accompagnoient en criant de temps en temps: *Vive, vive à jamais le grand Empereur de la Chine*. Les autres s'étoient rangés sur deux lignes, dans toutes les rues par où je devois passer. Ils étoient à genoux, et restèrent dans cette posture tout le temps de mon trajet. Je leur fis à tous un petit discours, dans lequel je leur fis envisager le bonheur dont ils alloient jouir désormais, s'ils persistoient dans leur fidélité au service de Votre Majesté. Je leur

» annonçai, en même temps, que » ceux des leurs qui avoient suivi » le parti des rebelles, seroient envoyés à Ily pour y défricher des terres, et que c'étoit-là la seule punition d'un crime pour lequel ils devoient perdre la vie.

» Je fus interrompu souvent par les cris réitérés de: *Vive, vive à jamais le grand Empereur de la Chine! Que lui et ses descendants nous donnent à jamais des loix!* Je donnai ensuite mes ordres pour assurer la tranquillité publique, et pour rétablir promptement toutes choses dans leur train ordinaire.

» J'avois fait composer un écrit, dans lequel je promettois de grandes récompenses, au nom de Votre Majesté, à ceux qui seroient assez braves pour courir après les Chefs des rebelles, et assez heureux pour les prendre et me les amener. Je le fis afficher dans tous les carrefours de la ville, et j'ordonnai qu'on en fit de même dans tous les villages du district.

» Votre Majesté attend, sans doute, de moi une notice détaillée des pays Mahométans que nous venons de conquérir. Je vais la satisfaire de mon mieux, en attendant que des gens plus habiles que moi s'acquittent de ce devoir beaucoup mieux que je ne puis faire.

» Outre *Hashar* et *Yerkim*, qui sont les villes principales de ce canton, nous sommes encore maîtres de dix-sept villes, tant gran-

étendarts. Mes guerriers eussent bien voulu entrer dans ces gorges, grimper sur ces montagnes, escalader ces murs qui mettoient

» des que petites, et de seize milles,  
 » tant villages que hameaux. Dans  
 » tous ces lieux réunis, il peut y  
 » avoir cinquante à soixante mille  
 » familles, du seul district de *Hashar*. Je ne comprends pas, dans  
 » ce nombre, ceux qui ont suivi  
 » les rebelles, non plus que ceux  
 » que j'ai déjà exilés dans les cam-  
 » pagnes d'Ily, au nombre d'envi-  
 » ron douze mille cinq cents bou-  
 » ches. Voici quelque chose de plus  
 » détaillé.

» J'ai fait examiner, et j'ai exa-  
 » miné moi-même, avec tout le  
 » soin dont je suis capable, tout ce  
 » qui a rapport à *Hashar*, et j'ai  
 » trouvé que cette ville étoit à  
 » l'ouest un peu au midi de Péking,  
 » qu'elle est éloignée de *Kiayn-*  
 » *koan* (qui est le lieu le plus occi-  
 » dental de la province de Chensi)  
 » d'environ six mille lys. *Hashar* a  
 » un peu plus de dix lys de circuit.

» Dans le dénombrement que j'ai  
 » fait faire des habitans, il ne s'est  
 » trouvé que deux mille cinq cents  
 » familles. A l'est de *Hashar* sont  
 » *Oucheï* et *Aksou*. Entre *Hashar*  
 » et *Aksou*, il y a trois villes et  
 » deux gros villages. Les villes sont  
 » *Poissonpat-hotchil*, *Poi-inke* et  
 » *Eutorché*. Les villages sont *Pe-*  
 » *serguen* et *Arvouat*. Le nombre  
 » des habitans, tant des trois villes  
 » que des deux villages pris ensemble,  
 » se monte à environ six mille  
 » familles.

» A l'ouest de *Hashar* sont les  
 » *Pourouths* de *Etchi-ien*. Entre

» deux il y a encore trois villes et  
 » deux gros villages. Les villes sont  
 » *Paha-ertouché*, *Opil* et *Taja-*  
 » *melik*. Les deux villages sont *Sai-*  
 » *ram* et *Tokousak*. Dans tous ces  
 » lieux pris ensemble, il n'y a que  
 » deux mille deux cents et quelques  
 » familles.

» *Hashar* est borné au sud par  
 » *Yerkim*; mais avant que d'arri-  
 » ver à *Yierkim*, on trouve deux  
 » villes, dont l'une porte le nom  
 » de *Inkatsar-han*, et l'autre celui  
 » de *Kalik*. Il y a aussi deux vil-  
 » lages, dont l'un s'appelle *Toso-*  
 » *houn*, et l'autre *Kavalhar*. Tous  
 » ces lieux pris ensemble peuvent ren-  
 » fermer environ quatre mille quatre  
 » cents familles.

» Au nord de *Hashar* sont les  
 » *Pourouths*, proprement dits, et  
 » quelques autres Peuples. Avant  
 » d'arriver chez les *Pourouths*, on  
 » trouve la ville d'*Arkoui*, et le  
 » village de *Horhan*. Le nombre  
 » d'habitans qui peuplent ces deux  
 » endroits, ne va pas au-delà de  
 » huit cents familles. Tout supputé,  
 » le nombre des familles Mahomé-  
 » tanes, dépendantes de *Hashar*,  
 » est de seize mille, ce que j'ai  
 » évalué à cent mille bouches, com-  
 » me il conste par les registres pu-  
 » blics.

» Pour ce qui est de la police et  
 » du gouvernement particulier de  
 » ces Mahométans, voici ce que  
 » j'ai trouvé d'établi parmi eux.  
 » Leurs Magistrats ou Officiers mu-  
 » nicipaux sont au nombre de quinze.

ces petits restes à couvert de leurs armes : mais j'arrêtai leur courage, et je leur défendis d'exposer ainsi leur vie inutilement.

» 1°. Un *Ahim*. C'est ainsi qu'ils  
 » appellent celui qui a une inspec-  
 » tion générale sur toutes les affaires  
 » de la ville. 2°. Un *Hichehan* :  
 » c'est celui qui est immédiatement  
 » après l'*Ahim*, et qui l'aide dans  
 » ses fonctions. 3°. Un *Hatsée* : c'est  
 » celui qui connoit des affaires cri-  
 » minelles, et qui les juge. 4°. Un  
 » *Marab* : c'est celui qui est propre-  
 » ment pour le peuple; il perçoit la  
 » taille, et il a inspection sur tout  
 » ce qui regarde les terres et les  
 » eaux. 5°. Un *Nékeb* : il a l'inten-  
 » dance sur tous les ouvriers. 6°. Un  
 » *Patachab*, pour veiller à ce qu'il  
 » n'y ait point de voleurs, de bri-  
 » gands ou autres malfaiteurs quel-  
 » conques. 7°. Un *Motachep* : c'est  
 » celui qui veille sur tout ce qui  
 » concerne les Ecoles, où l'on en-  
 » seigne la religion et les *king* qui  
 » leur sont propres. 8°. Un *Moutou-*  
 » *koli* : il a l'intendance sur le com-  
 » merce et la police en général. 9°. Un  
 » *Toukoan* : c'est celui qui est chargé  
 » de tout ce qui a rapport aux voya-  
 » ges, comme de fournir des che-  
 » vaux, des vivres et autres choses  
 » nécessaires à ceux qui veulent al-  
 » ler d'un lieu à un autre. 10. Un  
 » *Pouchiker*, c'est-à-dire, un Chef  
 » de douane pour les marchandises  
 » du pays. 11°. Un *Kerentcharab*,  
 » c'est-à-dire, un Chef de douane  
 » pour les marchandises étrangères.  
 » 12°. Un *Arabab* : c'est celui qui  
 » est chargé d'exiger la taille de  
 » tous les villages du district. 13°. Un  
 » *Cheloun* : c'est un Officier immé-

» diatement soumis au *Toukoan*,  
 » et qui fait exécuter les ordres  
 » qu'il en reçoit. 14°. Un *Pakmai-*  
 » *tar* : c'est une espèce de Magis-  
 » trat qui a inspection sur tous les  
 » jardins, vignobles et autres choses  
 » semblables. 15°. Un *Minbek*, c'est-à-  
 » dire, un Officier de guerre qui a  
 » toujours mille hommes de troupes  
 » réglées sous ses ordres.

» J'ai nommé, pour remplir tous  
 » ces postes, des personnes sur les-  
 » quelles j'ai cru raisonnablement  
 » qu'on pouvoit se décharger de ce  
 » soin. Il n'y a que l'*Ahim* que je  
 » n'ai pas osé nommer. Comme c'est  
 » le premier et le plus important de  
 » tous les emplois, il n'y a que  
 » Votre Majesté, dont les lumières  
 » sont sans bornes, qui puisse choi-  
 » sir, sans se tromper, un homme  
 » qui soit en état de le bien rem-  
 » plir. En attendant ses ordres, j'ai  
 » mis quelqu'un pour en faire les  
 » fonctions par *interim*.

» J'ai cru que pour vous assurer  
 » de la fidélité de ceux des *Hashar*,  
 » il étoit à propos de leur donner  
 » quelques récompenses. C'est ce qui  
 » m'a engagé à faire une promotion  
 » par laquelle j'ai donné des grades  
 » de *Mandarinat* aux plus distin-  
 » gués d'entr'eux. J'ai eu égard au  
 » nom, à la réputation et au mérite  
 » d'un chacun. J'espère que Votre  
 » Majesté ne me désavouera point  
 » dans tout ce que j'ai fait. Je lui  
 » envoie une liste de ceux auxquels  
 » j'ai accordé quelque grâce. J'y ai  
 » joint une notice de leurs qualités,

Quand on coupe l'herbe, il y a toujours quelques brins qui échappent à la faux. Ce seroit perdre son temps que d'entre-

» de leurs talens et de leur mérite,  
 » afin que vous connoissiez par vous-  
 » même ceux de vos nouveaux sujets  
 » qui ont témoigné plus de zèle que  
 » les autres pour le service de Votre  
 » Majesté; car c'est ceux-là que j'ai  
 » préféré dans la distribution des gra-  
 » ces que j'ai faites en votre nom,  
 » et sous votre autorité.

» Après avoir pourvu à tous les  
 » réglemens nécessaires pour faire  
 » observer le bon ordre, j'ai exa-  
 » miné avec soin quels pouvoient  
 » être les revenus de cette ville,  
 » et en particulier ce qui pouvoit  
 » revenir à Votre Majesté pour le  
 » tribut annuel. J'ai trouvé que lors-  
 » que *Kaldan-posoktou* régnoit sur  
 » ces Malométans, il retiroit chaque  
 » année de *Hashar* vingt-six mille  
 » piéces de monnoie appelées *teuke* :  
 » que la même somme étoit payée  
 » à *Tsé-ouang-Raptan*, son succes-  
 » seur; que du temps et sous le re-  
 » gne de *Kaldan-Tséreng*, le tri-  
 » but que ceux de *Hashar* étoient  
 » obligés de lui payer, montoit à  
 » soixante-sept mille *teuke*, qu'outre  
 » cela, il recevoit pour le tribut  
 » des terres de la dépendance de  
 » cette ville, quarante mille huit  
 » cent *pathma* de grains, mille  
 » quatre cent soixante-trois *tcharak*  
 » de coton, trois cent soixante-cinq  
 » *tcharak* de safran.

» Je viens d'employer bien des ter-  
 » mes inconnus à Votre Majesté. En  
 » voici l'explication.

» Le *pathma* est une mesure qui  
 » équivaut à quarante-cinq de nos

» *téou*, ou boisseaux. Le *tcharak* est  
 » un poids qui équivaut à dix de  
 » nos livres Chinoises. Le *teuke* est  
 » une piéce de monnoie dont la va-  
 » leur est à peu-près celle d'un de  
 » nos taels d'argent. Le *Kalabour*  
 » est encore une espece de mesure  
 » qui contient cinq de nos *téou*.

» Lorsqu'au lieu de payer en den-  
 » rées, les habitans de *Hashar* payent  
 » en argent, dans les années où les  
 » denrées manquent, ou par un  
 » accommodement fait entr'eux, ils  
 » comptent quatre *teuke* pour un  
 » *pathma* de grains, quarante-huit  
 » *teuke* pour un *tcharak* de coton,  
 » et trente-deux *teuke* pour un *tcha-  
 rak* de safran.

» Outre ce que je viens de dire,  
 » il y a encore le tribut des *Kosaks*,  
 » et des *Tchokobache*. Ces deux Na-  
 » tions sont obligées de donner cha-  
 » que année la somme de vingt-six  
 » mille *teuke*. Elles s'accordent entre  
 » elles pour cela. Une année, ce se-  
 » ront les *Kosaks* qui fourniront  
 » toute la somme, et une autre an-  
 » née, la même somme sera payée par  
 » les *Tchokobache*.

» Le corps des marchands et de  
 » ceux qui trafiquent en bestiaux,  
 » et autres choses, payent un tribut  
 » particulier, qui est de vingt mille  
 » *teuke* par an. Ils donnent outre  
 » cela quatre piéces de tapis, qua-  
 » tre piéces de velours, vingt-six  
 » piéces, tant en panne, qu'en au-  
 » tres étoffes, et vingt-six piéces de  
 » cette espece de feutre dont les *La-  
 mas* et les *Moscovites* se servent

prendre de les extirper tous. Sur la surface des grandes eaux, il se trouve toujours quelques petits corps qui surnagent. Qui conçut

» pour se faire des coëffures. Les  
 » Eleuths établis à *Hashar*, outre  
 » les droits ordinaires qu'ils payent  
 » comme les autres, sont obligés de  
 » donner dix onces d'or de dix en  
 » dix familles.

» Ceux qui ont des jardins ou  
 » des vignes sont inscrits de sept  
 » en sept, et par chaque sept, ils  
 » sont obligés de donner mille livres  
 » de raisins secs, de ceux dont la  
 » couleur est entre le jaune et le  
 » bleu. Le Corps des Marchands  
 » donne séparément et indépendam-  
 » ment des autres tributs, cinq cens  
 » livres de cuivre rouge, chaque  
 » année. Ceux qui font le commerce  
 » avec les Russes, et ceux de *Ouan-  
 toustan*, doivent donner un di-  
 » xiéme de leur profit.

» Les Marchands étrangers qui  
 » viennent commercer à *Hashar*,  
 » donnent seulement un vingtiéme  
 » de leur gain. Tels sont les usages  
 » que j'ai trouvés établis. Je les ai  
 » confirmés au nom de Votre Ma-  
 » jesté. Il arrive rarement que tous  
 » ces droits soient exactement payés.  
 » Sous *Hotchom*, le tribut n'étoit  
 » que de vingt mille *teuke*, et de  
 » deux mille cinq cent soixante-  
 » quatre *pathma*, plus dix *kalabour*  
 » de grains.

» Aujourd'hui les habitans de cette  
 » ville sont, et en plus petit nombre,  
 » et beaucoup plus pauvres qu'ils ne  
 » l'étoient du temps de *Kaldan-  
 Tséreng* et de *Tsé-ouang-Raptan*;  
 » on ne sauroit par conséquent exi-  
 » ger d'eux des droits, tels qu'ils

» les payoient sous ces deux Princes.  
 » Je doute même qu'on puisse per-  
 » cevoir ce qu'en retiroit en dernier  
 » lieu le rebelle *Hotchom*. Je prie  
 » Votre Majesté d'avoir compassion  
 » de ces Peuples, que les malheurs  
 » du temps ne rendent déjà que  
 » trop à plaindre. Ils m'ont demandé  
 » d'être délivrés du tribut des étoffes.  
 » Ils s'offrent de donner à Votre  
 » Majesté pour le tribut annuel,  
 » quatre mille *pathma* de grains,  
 » mille quatre cent soixante-trois  
 » *tcharak* de coton, trois cent soi-  
 » xante-cinq *tcharak* de safran, et  
 » six mille *teuke*. Ils s'engagent de  
 » plus à porter chaque année à Pé-  
 » king mille livres de raisins secs  
 » pour être offerts à Votre Majesté.  
 » Il me paroît qu'on peut leur ac-  
 » corder ce qu'ils demandent, pour  
 » deux années seulement, après les-  
 » quelles on verra si l'on doit aug-  
 » menter ou diminuer le tribut. Je  
 » m'en suis déjà expliqué avec eux  
 » sur ce ton: il ne s'agit plus que  
 » d'avoir le consentement de Votre  
 » Majesté.

» Lorsque notre armée arriva de-  
 » vant *Hashar*, la récolte n'étoit  
 » pas encore faite. Je laissai chacun  
 » maître de son bien, et je défen-  
 » dis aux soldats, sous les plus grie-  
 » ves peines, de faire le moindre  
 » dégât. Je fis reconnoître les terres  
 » qui appartenient ci-devant à  
 » *Hotchom* et à ceux qui l'ont suivi  
 » dans sa révolte, je les ai confis-  
 » quées au profit de Votre Majesté;  
 » ainsi que les grains, fruits et au-

jamais l'insensé projet de n'en vouloir laisser subsister aucun? Les Mahométans qui restent sans avoir subi le joug, sont ces brins

» tres choses que l'on m'a assuré  
» être de leurs domaines. Outre cela,  
» j'ai fait chercher dans les villes  
» voisines et dans tous les villages  
» du district, pour savoir au juste la  
» quantité de grains qui pouvoit s'y  
» trouver. On m'a rapporté un état de  
» tout. Le voici tel que je l'ai reçu.

» Dans les différens magasins ou  
» greniers appartenans ci-devant à  
» *Hotchom* ou à ses adhérens, on  
» a trouvé trois cent seize *pathma*;  
» plus quatre *halabour* de froment,  
» septante-un *pathma*; plus quatre  
» *halabour* d'orge, sept *pathma*;  
» plus deux *halabour*; plus trois  
» *tcharak* de grains appellés *kou-tsée*,  
» deux *halabour*; plus cinq *tcharak*  
» de fèves. Tous ces grains réunis  
» et réduits à nos mesures, ne vont  
» qu'à dix-sept mille neuf cent no-  
» nante-cinq boisseaux. Votre Ma-  
» jesté ne doit pas s'étonner que  
» nous ayons trouvé si peu de pro-  
» visions. Le rebelle *Hotchom* et  
» les siens firent moissonner avant  
» le temps; pour ce qui est du reste,  
» les vents et les mauvais temps  
» ont presque tout détruit. J'ai en-  
» ployé à l'usage des troupes le peu  
» que j'ai trouvé.

» Le terroir de ce pays n'y est  
» pas des meilleurs. Les bonnes an-  
» nées on recueille sept ou huit  
» pour un, les années communes,  
» seulement quatre ou cinq, et les  
» mauvaises années, deux ou trois  
» tout au plus. J'ai donné aux dif-  
» férens *Beks* les terres de *Hotchom*,  
» et des autres rebelles à cultiver,

» à condition que la moitié du pro-  
» fit reviendrait à Votre Majesté.  
» *Hotchom* avoit aux environs de  
» la ville sept jardins, dont il reti-  
» roit chaque année, environ mille  
» livres de ces sortes de raisins sans  
» pepins, qui sont si agréables au  
» goût. On fait sécher tout ce qui  
» s'en est trouvé, et au printemps  
» prochain, on les portera à Votre  
» Majesté. Ce n'est qu'à l'ombre qu'on  
» fait sécher ces sortes de raisins;  
» et cela demande du temps et beau-  
» coup de soins.

» Outre les sept jardins dont je  
» viens de parler, *Hotchom* avoit  
» encore quinze pieces de vignes  
» situées dans différens quartiers. Ces  
» vignes avoient été enlevées de force  
» à des particuliers dont il n'étoit  
» pas content. Les femmes et les en-  
» fans de ces infortunés existent en-  
» core. Je prie Votre Majesté de leur  
» faire rendre ce qui leur avoit été  
» ravi injustement. Pour ce qui est  
» des treize pieces de vignes res-  
» tantes, comme elles ne sont pas  
» d'un grand revenu, je supplie  
» Votre Majesté d'en faire un don  
» aux Officiers qui ont bien servi et  
» qui se sont distingués.

» Il y a encore un article essentiel  
» à régler dans les villes conquises;  
» c'est celui des Monnoies. Il me  
» paroît qu'il seroit à propos de leur  
» en donner au moins quelques-unes  
» qui fussent marquées au coin que  
» Votre Majesté détermineroit pour  
» cela. Je ne pense pas qu'il faille  
» interdire le cours des anciennes

d'herbe qui restent après la moisson; ou ces fétus presque impercep-  
tibles qui nagent sur la surface des eaux; ils ne méritent aucune

» monnoies. Outre qu'il seroit im-  
» possible d'avoir toutes celles qui  
» sont dans le pays même, il y en  
» a beaucoup qui sont répandues  
» dans les pays étrangers, et elles  
» sont nécessaires pour le commerce.  
» Celles qui ont le plus de cours à  
» *Hushar*, *Yerkim*, *Hotien* et autres  
» villes voisines, sont faites de cuivre  
» et du poids de deux dixièmes de  
» nos onces Chinoises. Du temps de  
» *Tsé-ouang-Raptan*, elles portoient  
» d'un côté l'empreinte du nom de  
» ce Prince, et de l'autre côté celle  
» de quelques mots Mahométans. Sous  
» *Kaldan-Tséreng*, elles avoient éga-  
» lement d'un côté le nom du Prince;  
» et de l'autre quelques caracteres.  
» Cinquante de ces pieces de mon-  
» noie valent un teuke. Le teuke,  
» comme je l'ai dit, équivaux, à  
» quelque chose près, à un de nos  
» taels.

» Comme le cuivre est rare dans  
» ce pays-ci; il me semble qu'il  
» suffiroit de faire dix mille teuke,  
» c'est-à-dire cinq cent mille pieces  
» de la moindre valeur. Dans ce  
» cas, un nouveau *teuke* vaudroit  
» autant que deux des anciens, et à  
» mesure que nous retirerions ceux-ci,  
» je veux dire les anciennes mon-  
» noies, nous le réserverions pour  
» une nouvelle refonte jusqu'à la  
» concurrence de cent mille *teuke*,  
» ce qui suffiroit pour le cours or-  
» dinaire et journalier, en attendant  
» de nouveaux arrangements.

» Il me semble encore que puis-  
» que ces villes Mahométanes sont

» soumises à Votre Majesté, il se-  
» roit à propos d'y introduire les  
» monnoies qui ont cours dans tout  
» l'Empire sous le nom de caches.  
» Les vieilles especes ne suffiront  
» peut-être pas pour fournir, après  
» la refonte, la quantité de pieces  
» qui seroit nécessaire pour l'usage  
» journalier et le petit commerce  
» intérieur des villes conquises. Il  
» y a un moyen d'y suppléer sans  
» qu'il en coûte rien à Votre Ma-  
» jesté.

» J'ai trouvé à *Hushar* quelques  
» vieux canons de rebut, dont nous  
» ne pouvons faire aucun usage. Je  
» pense qu'il seroit bon de les fon-  
» dre, et nous en retirerions à peu-  
» près cinq cent mille pieces de  
» monnoie, car le poids de ces ca-  
» nons est d'un peu plus de sept  
» mille livres. Avec ces précautions,  
» tout ira dans l'ordre, le commerce  
» ne sera point interrompu, et ces Ma-  
» hométanes ne s'apercevront qu'ils  
» ont changé de maître, que par  
» les avantages qu'ils retireront de  
» vivre désormais sous vos loix.

» Je crois que sur les nouvelles  
» monnoies, si on ne les fait pas en-  
» tierement comme nos caches, il  
» seroit bon d'y mettre d'un côté ces  
» quatre caracteres Chinois: *Kien-  
long-Toung-pao* (monnaie de cui-  
vre sous *Kien-long*); et de l'autre  
» le nom d'*Yerkim* et de *Hushar*,  
» en Mant-choux et en Mahométan.  
» Si Votre Majesté le trouve bon,  
» je ferai faire ici quelques-unes de  
» ces pieces que je lui enverrai, afin

attention. En rangeant sous mes loix cette vaste étendue de pays, je n'eus point envie d'agrandir mes Etats, d'étendre au loin les

» qu'elle voie s'il y a à changer quel-  
» que chose.

» Pour maintenir dans le devoir  
» tous les Mahométans des villes con-  
» quises, il me paroît qu'il seroit  
» à propos de mettre une garnison.  
» Pour cela, les trois cents soldats  
» Mant-choux qui sont à *Si-ngun-*  
» *fou*, et les cent cinquante qui sont  
» à *Alichan*, seroient plus que suf-  
» fisans avec les neuf cents soldats  
» Chinois que j'ai déjà mandés. Tou-  
» tes ces troupes seroient sous les  
» ordres de *Yong-king* et de *Koum-*  
» *choux* pour les postes de peu d'im-  
» portance, qui sont au voisinage de  
» Pourouths, comme *Opil*, *Taje-*  
» *melik*, *Tchik*, *Eutorché* et *Pai-*  
» *soupath*; il suffiroit d'y mettre  
» dans chacun cent soldats Chinois.  
» Ces cinq cents soldats Chinois se-  
» roient sous les ordres de *Yen-siang-*  
» *ché*, lequel nommeroit à son choix  
» les Officiers subalternes. Quant aux  
» vivres nécessaires pour l'entretien  
» de toutes ces garnisons, les Maho-  
» métans seroient obligés de les four-  
» nir, en recevant en argent la va-  
» leur de leurs denrées, au prix cou-  
» rant. Il faudroit pour cela que le  
» gouverneur nommât un Maho-  
» métan entendu, lequel, sous les  
» ordres de deux de nos officiers,  
» seroit chargé du détail de toute  
» cette affaire. Si les circonstances  
» me déterminent à faire d'autres ré-  
» glemens, j'aurai soin d'en infor-  
» mer Votre Majesté et de lui de-  
» mander ses ordres.

» Le ving-cinq de la lune cou-

» rante je partirai de *Hashar* pour  
» me rendre à *Yerkim*, où je mettrai  
» toutes choses sur le même pied  
» que je viens de les établir ici. En  
» attendant j'ai ordonné que les che-  
» vaux qui ont servi cette campagne,  
» fussent conduits à *Ingatsar*, pour  
» s'y refaire des fatigues excessives  
» qu'ils ont eu à essuyer. J'ai donné  
» aux troupes des lieux de rafraîchis-  
» semens. J'ose assurer à Votre Ma-  
» jesté qu'elles en ont besoin, et  
» qu'elles méritent les attentions dont  
» elle a bien voulu les honorer dans  
» la distribution de ses grâces.

» Après que j'aurai tout rangé à  
» *Yerkim*; je me mettrai en marche  
» pour chercher les rebelles, après  
» lesquels j'ai déjà envoyé *Fou-té*.  
» En finissant, je supplie Votre Ma-  
» jesté de ne rien exiger cette année  
» de *Hotien*, d'*Aksou*, de *Sailim*,  
» de *Koutché*, et des autres petites  
» villes de ces cantons. Elles sont pres-  
» que entièrement ruinées. *Ouohé*  
» est en meilleur état; j'y ai envoyé  
» *Chouédé* pour y faire les réglemens  
» nécessaires. Du camp devant *Has-*  
» *har*, le 22 de la septième Lune,  
» de la vingt-quatrième année de  
» *Kien-loug*. C'est le 13 Septembre  
» 1759 ».

J'ai trouvé la lettre de ce général  
si instructive, que j'ai cru faire plai-  
sir que d'en donner le précis dans  
notre langue. Elle fera connoître l'é-  
tat actuel d'un pays qui est bien dé-  
chu de ce qu'on dit qu'il étoit au-  
trefois; elle donnera une idée de la  
manière dont les Généraux se con-

limites

limites de mon Empire. Je n'ai fait qu'obéir au Ciel qui vouloit  
châtier des coupables; j'ai suivi les intentions de mes ancêtres,

duisent envers l'Empereur, auquel  
ils rendent toujours un compte très-  
exact de leur conduite; et l'on y  
verra; si je ne me trompe, une es-  
quisse du portrait de *Tchao-hoéi*.

Pendant que cet illustre Général  
faisoit des réglemens dans les villes  
qu'il avoit conquises, *Fou-té* pour-  
suivoit les *Hotchom*. Il les atteignit  
près d'*Altchour*, leur livra bataille  
et les défit entièrement. Voici com-  
ment il raconte lui-même cette ac-  
tion dans la lettre qu'il écrivit à  
l'Empereur.

« J'atteignis les rebelles près d'*Alt-*  
» *chour*, je les battis; ils se sau-  
» verent du côté de *Badakchan*. Je  
» les poursuivis en faisant des mar-  
» ches forcées; elles étoient de cent  
» lys par jour le 10 de la septième  
» lune (c'est le premier Septembre  
» 1759), ils arrivèrent à *Pouloukchol*.  
» J'y arrivai moi-même environ vers  
» le coucher du Soleil. Ne voulant  
» pas m'engager dans les défilés de  
» cette montagne, sans guide sûr,  
» j'envoyai *Patout-chirhan*, un de  
» mes Officiers de confiance, à la  
» tête de quelques hommes pour al-  
» ler à la découverte, et prendre  
» quelqu'un qui pût me guider dans  
» ce pays inconnu. En attendant, je  
» fis reposer les chevaux, qui n'en  
» avoient pas moins besoin que les  
» hommes. Le lendemain, *Patout-*  
» *chirhan* m'envoya un de ses sol-  
» dats pour me dire qu'il avoit vu  
» l'ennemi; mais que le chemin pour  
» aller à lui étoit impraticable. Il  
» avoit pris un *Pourouth* qui étoit

» au fait de tous les sentiers, et qui  
» pouvoit me conduire par des dé-  
» tours. J'interrogeai le *Pourouth*;  
» voici quelle fut sa réponse: *Vos*  
» *ennemis ont déjà passé la mon-*  
» *tagne, et ne sont pas loin de*  
» *Badakchan. Mais, avant que d'y*  
» *arriver, ils ont encore une très-*  
» *haute montagne à passer. Cette*  
» *montagne est entre deux lacs.*  
» *Celui qui est en-deçà s'appelle*  
» *Pouloungkol, et celui d'au-delà,*  
» *Isilkol. Quoiqu'il y ait des sen-*  
» *tiers pour cotoyer l'un et l'autre*  
» *lacs, ces sentiers sont si étroits*  
» *qu'il n'y peut passer qu'un homme*  
» *à la fois, s'il veut aller à che-*  
» *val. Après avoir passé le lac Pou-*  
» *loungkol, il vous faudra grimper*  
» *sur la montagne qui est très-*  
» *escarpée. Quand vous serez arrivé*  
» *sur le sommet, vous découvrirez*  
» *Badakchan, et vous verrez peut-*  
» *être l'armée de vos ennemis, car*  
» *elle n'en doit pas être fort éloi-*  
» *gnée.*

» Sur ces connoissances, je me  
» mis à la tête de mes troupes, je  
» les encourageai, et nous marchâ-  
» mes. Vers le milieu du jour, nous  
» avions déjà cotoyé le lac, et nous  
» étions réunis au pied de la mon-  
» tagne. Un de mes coureurs vint  
» me dire que l'armée des rebelles  
» étoit au centre de cette même mon-  
» tagne, où il n'étoit pas facile de  
» l'aller attaquer.

» Après avoir pris notre repas et  
» un peu de repos, je voulus mettre  
» à profit le reste de la journée pour

qui, depuis trois générations en avoient formé le projet, fondés sur des raisons semblables à celles qui m'ont fait agir.

» m'avancer le plus près qu'il me  
 » seroit possible de ceux que je cher-  
 » chois. A l'entrée de la nuit nous  
 » rencontrâmes les rebelles; ils firent  
 » feu sur nous, nous fondîmes sur  
 » eux, la nuit survint, nous conti-  
 » nuâmes à nous battre, jusqu'à ce  
 » qu'enfin les *Hotchom*, craignant  
 » de tomber entre nos mains, se sau-  
 » verent du côté de *Badakchan* avec  
 » tous ceux qui purent les suivre.  
 » Je n'ai pas fait compter les morts,  
 » mais on m'assure que le grand *Hot-*  
 » *chom* est du nombre. Je fis cesser  
 » le carnage, dès que je m'aperçus  
 » que les rebelles ne se défendoient  
 » plus. Les soldats avoient presque  
 » tous suivi leurs chefs, ou péri en  
 » combattant. Nous prîmes tout ce  
 » qui restoit. Le nombre des prison-  
 » niers va au-delà de douze mille.  
 » Nous trouvâmes sur le champ de  
 » bataille, dix mille, tant canons  
 » que fusils, sabres, fleches et autres  
 » armes, plus de dix mille, tant  
 » moutons que bœufs, ânes et autres  
 » bêtes, sans compter les chevaux  
 » qui étoient à la vérité en petit  
 » nombre, parce que les fuyards  
 » avoient monté les autres pour al-  
 » ler plus vite. Le reste du butin ne  
 » vaut pas la peine d'être compté». Ainsi s'exprime le Général *Pou-té*. Après cette action, il envoya au Sultan de *Badakchan*, pour qu'il eût à lui livrer *Hotchom* et les principaux de sa suite. Le Sultan qui craignit qu'on ne l'assiégeât, accorda tout ce qu'on voulut, ainsi que je l'ai dit plus haut. L'Empereur ne dit

presque rien de cette dernière campagne, j'en ai moi-même dit fort peu de chose. Il s'y est fait cependant des actions auxquelles on donnera probablement une place distinguée dans l'histoire. Les Officiers s'y sont presque tous conduits en héros, ou peut-être en désespérés. Si l'un d'entre eux a montré un peu de crainte, la punition exemplaire qu'on en a faite a été un préservatif spécifique qui a empêché le mal de se communiquer. On n'a égard ici, ni au sang ni au grade. On punit l'officier comme le simple soldat, et les Généraux comme les Officiers subalternes. C'est la faute que l'on punit plutôt que la personne. Un *Yarhaachan*, un *Haminga*, l'un et l'autre des plus distingués de l'Empire, ont été mis à mort, non pour avoir été traités à leur Patrie, mais pour des fautes de pure négligence. Une grace que l'Empereur voulut bien accorder au dernier, en considération des services de ses ancêtres, ce fut de lui permettre de s'étrangler de ses propres mains.

Lorsqu'on ne sauroit punir la faute dans la personne même qui l'a commise, on la punit dans celle de ses enfans, s'il en a, ou dans celle du reste de sa famille. Un Officier, *Solon* de nation, qui passa chez l'ennemi, ou pour mieux dire qui se rendit à l'ennemi dès qu'il apparut qu'il lui étoit impossible d'éviter la mort autrement, fut puni dans la personne des siens de la manière que je vais dire.

Quels autres motifs auroient donc pu me porter à une entreprise pour l'exécution de laquelle il me falloit nécessairement risquer ma gloire, sacrifier l'élite de mes Mant-Choux et de mes Solons, me livrer aux inquiétudes et aux soucis, m'exposer aux sarcasmes de ceux qui ne m'approuvoient pas, et aux intarissables murmures de tous? Que n'ai-je pas souffert!

Quoique mes guerriers combattissent à plus de dix mille lys loin de moi, ils ne faisoient rien sans mes ordres. C'étoit moi qui les commandois. J'étois pour ainsi dire, au milieu d'eux, dans un même camp; j'étois comme sous une même tente avec mes Généraux.

Je recevois exactement leurs lettres: avec la même exactitude je leur faisois passer mes instructions. Combien de fois n'ai-je pas poussé bien avant dans la nuit la lecture de leurs dépêches! ce temps que la nature a destiné au repos des hommes, moi, Empereur, je l'employois à lire leurs lettres toujours très-détaillées, à faire mes remarques sur ce qu'elles renfermoient de plus essentiel; à méditer sur les mesures qu'il y avoit à prendre; à combiner tous les arrangemens; à minuter des opérations,

Il étoit d'un détachement qui fut enveloppé par l'armée entière des ennemis. Excepté lui, tous ceux qui composoient ce détachement, se firent écharper. Le Général, instruit de la lâcheté de l'Officier *Solon*, auquel il ne lui étoit pas possible de faire subir le châtimement dont il le croyoit digne, envoya des soldats dans son pays, pour se saisir de sa famille, et de tout ce qui lui appartenoit. Ses biens furent confisqués, ses femmes et ses enfans furent faits esclaves, et comme tels donnés à ceux des Officiers que le Général jugea à propos de gratifier. Mais avant que de

passer chez ceux qui devoient être désormais leurs maîtres, les garçons furent condamnés publiquement à faire une espèce d'amende honorable. Cette cérémonie se fit de la manière suivante: on habilla militairement ces infortunées victimes de la prétendue lâcheté de leur père, on leur attacha une fleche à chacune des deux oreilles, et dans cet équipage, on leur fit faire le tour de la ville. Le chef de ceux qui les conduisoient disoient de temps en temps à haute voix: *c'est ainsi que sont traités les fils d'un lâche*. La même cérémonie se fit dans le camp.

dont les suites bonnes ou mauvaises étoient toujours dans l'un ou l'autre sens de la dernière importance pour moi ! ce n'est pas de quoi je prétends me glorifier ici. J'ai fait mon devoir, et le Ciel m'en a récompensé avec une libéralité digne de lui. Les succès éclatans dont il a couronné mon entreprise, annoncent qu'elle étoit fondée sur la justice, prouvent qu'il l'a eue pour agréable, et font voir à quiconque ne veut pas fermer les yeux, qu'il a daigné faire attention à ma fidélité à lui obéir.

Je sais que l'ignorance des faits, que l'aveugle prévention, que l'attachement opiniâtre à un sentiment qui n'étoit pas le mien, m'ont imputé bien des fautes que je n'ai point faites. Mes véritables fautes, je me les reproche à moi-même ; elles me sont connues, et je les éviterois sans doute si j'avois à recommencer.

Qu'on cesse donc enfin de me prêter des intentions que je n'eus jamais, de m'attribuer des vues qui ne furent jamais les miennes, de tenir à tout propos ces discours téméraires et indiscrets, ou sans connoissance de cause, on semble vouloir me juger en dernier ressort.

Ouen-tsée, cet homme célèbre, si connu des gens de Lettres, fut pendant quelque temps en butte à tous les traits de la satire et de la dérision. Quelques Lettrés connus donnerent le ton ; ils furent bientôt suivis de la multitude. Ouen-tsée devint le sujet de toutes les conversations. Les Savans comme les ignorans, les grands comme les petits, tout le monde parloit de lui et le jugeoit à sa manière. Celui que l'on critiquoit ainsi étoit instruit de tout. Il ne daigna pas répondre, il ne daigna pas même se fâcher. Il s'avisa d'un expédient qui réduisit au silence ses adversaires, et réunit tous les suffrages en sa faveur. Il s'enferma dans son cabinet, composa avec toute l'application dont il étoit capable, une pièce de poésie dans laquelle il fit entrer tout ce qu'il

pouvoit avoir d'esprit, et employa tout son art pour la rendre aussi parfaite qu'il lui étoit possible. Il la publia, sans autre titre que cette simple épigraphe : *afin qu'on m'apprecie.*

J'ai fait comme Ouen-tsée. J'ai composé ces vers qui décrivent en abrégé toute l'histoire de cette guerre, afin qu'en les lisant, on puisse s'instruire des véritables motifs qui me l'ont fait entreprendre, de ce qui s'est passé de plus intéressant et de plus essentiel, pendant tout le temps qu'elle a duré, et afin qu'on se mette en état, si l'on veut absolument en parler, de pouvoir en parler avec connoissance de cause, et en porter un jugement sain (54).

(54) Par le ton qui regne dans tout cet Ouvrage, il est aisé de conclure que c'est un Chinois qui en est l'Auteur. Aussi le Secrétaire de l'Empereur, je veux dire celui qui est censé avoir écrit sous la dictée de Sa Majesté, étoit-il Chinois, et un Chinois lettré du premier ordre, qui ne s'étoit élevé au rang de Ministre d'Etat, que par son savoir et son mérite. Il

s'appelloit *Tsiang*, et jouissoit de l'estime générale de ceux de sa Nation. C'est pour cette raison, et parce qu'en tant que Ministre il devoit être instruit, que l'Empereur lui donna la préférence sur tous les autres, pour transmettre à la postérité, le précis d'une révolution dans laquelle les Historiens de l'Empire lui feront jouer le premier rôle.

Je finis mes longues annotations sur cette guerre, par un trait qui contribuera à faire connoître, et le Gouvernement particulier, et le génie propre des Mant-choux.

Un de leurs Grands, du nom de *Chouédé*, appelé vulgairement *Chou-ta-jin*, personnage recommandable par l'assemblage de toutes les vertus civiles et morales, telles du moins qu'on peut les posséder, lorsqu'on n'est point éclairé par les lumières du Christianisme, Chouédé, dis-je, étoit à l'armée, sans inclination, comme sans talens pour ce qui s'appelle proprement la guerre. Le Général Tchao-hoei qui se connoissoit en mérite, et qui savoit l'employer à propos, se servoit de Chouédé dans toutes les occasions où il étoit besoin d'adoucir les esprits et de gagner les cœurs. Dans un pays qu'on mettoit sous le joug, il ne falloit pas commencer par se rendre odieux, il falloit engager les habitans naturels à se tenir tranquilles, et à fournir, comme de leur plein gré, de quoi faire subsister

les armées. C'est à quoi sur-tout étoit ordinairement occupé celui dont il s'agit ici.

Dans le temps qu'il étoit à Ouchei, pour y régler les affaires, quelques-uns des principaux Chefs des rebelles passèrent non loin de-là, pour aller joindre l'armée des Hotchom. On lui en donna avis: il répondit qu'il n'étoit point envoyé à Ouchei pour l'abandonner, sous prétexte d'aller combattre les rebelles, mais pour le maintenir dans l'obéissance, et y régler les affaires. Cette sage réponse le fit condamner à mort par l'Empereur, qui s'étoit fait une loi de n'épargner personne de ceux qui pouvant prendre, ou combattre les ennemis, s'en excusoient sous quelques prétextes que ce fût. Chouhédé cependant ne mourut point, par un concours d'événemens auxquels je refuserois moi-même d'ajouter foi, s'ils ne s'étoient passés, pour ainsi dire, sous mes yeux.

Dès que l'Empereur eut prononcé le mot fatal qu'il meure. On avoit dépêché un de ces couriers qui font leurs quarante à cinquante lieues par jour, et ces sortes de couriers font toujours une extrême diligence, pour que l'ordre de Sa Majesté s'exécute le plus promptement possible. Il y avoit déjà cinq jours que celui-ci étoit parti, quand le second des Ministres d'Etat, homme plus que septuagénaire, se jeta aux pieds de l'Empereur, et lui représenta, la larme à l'œil, combien il alloit égarer de langues contre sa réputation, par l'arrêt de mort qu'il avoit porté contre un sage de l'Empire, qui ne méritoit que des éloges. *Chouédé n'est point coupable*, lui dit-il, *et vous voulez qu'il meure. Les vertus et les belles qualités que tout le monde lui connoît feront passer son nom chez nos descendants. Que diront-ils ces descendants, du Prince qui l'a condamné? Seigneur, au nom de votre gloire, je vous demande sa grâce, ne me la refusez pas. Il n'est plus temps*, répondit l'Empereur, *le courier est parti depuis cinq jours..... Il est encore temps*, répliqua le vieux Ministre, *accordez-moi la grâce de Chouédé. Je te l'accorde*, dit l'Empereur, *à condition que tu iras toi-même la lui annoncer. C'est une chose impossible à un homme de mon âge*, répondit le Ministre; *mais mon fils, qui est un autre moi-même, fera ce que je ne saurois faire, pour sauver la vie à un homme qui a toujours été très-utile au service de Votre Majesté.* L'Empereur y consentit.

Cependant le premier courier avançoit toujours vers son terme. Il arriva dans le temps précisément que les affaires dont Chouédé étoit chargé étoient

en voie d'être terminées, et lorsque sa présence étoit le plus nécessaire pour le service de l'Empereur. On lui annonça qu'il falloit mourir. *Je ne crains pas la mort*, dit-il, *mais il y va du service de Sa Majesté que je vive encore quelques jours. Il n'y a ici que moi actuellement pour travailler à propos à l'approvisionnement de l'armée. Suspendez l'exécution de vos ordres. Tchao-hoci ni l'Empereur lui-même ne vous désavoueront point. Il n'y a pas ordre que je meure sur le champ. Je commande ici, je prends tout sur moi. Soyez tranquilles, etc.* Le lendemain le courier envoyé pour lui annoncer sa grâce arriva.

## P O S I T I O N

## DES PRINCIPAUX LIEUX

## DU ROYAUME DES ELEUTHS.

Les degrés de longitude sont comptés en prenant le premier méridien à Péking.

Noms des lieux.	Latitudes.		Longitudes.	
	Deg.	Min.	Deg.	Min. Occ.
Koutché. . . . .	41 . . .	37 . . .	33 . . .	32.
Pou-kou-eull. . . . .	41 . . .	44 . . .	32 . . .	7.
Chatar. . . . .	41 . . .	5 . . .	33 . . .	21.
Kou-ko-pou-yn. . . . .	41 . . .	20 . . .	33 . . .	40.
Aksou. . . . .	41 . . .	9 . . .	37 . . .	15.
Sailim. . . . .	41 . . .	41 . . .	34 . . .	40.
Paï. . . . .	41 . . .	41 . . .	35 . . .	12.
Ouchei. . . . .	40 . . .	6 . . .	38 . . .	27.
Gaoché. . . . .	40 . . .	19 . . .	42 . . .	50.
Entorché. . . . .	39 . . .	36 . . .	42 . . .	8.
Pesch-karam ou Poche-kolmou } . . . . .	39 . . .	20 . . .	42 . . .	10.
Hashar. . . . .	39 . . .	25 . . .	42 . . .	25.
Ingazar ou Lukesal } . . . . .	38 . . .	47 . . .	41 . . .	50.

Noms des lieux.	Latitudes.		Longitudes.	
	Deg.	Min.	Deg.	Min. Occ.
Tajemelik. . . . .	39	6	42	53.
Yerkiam. . . . .	38	19	40	10.
Oulelek. . . . .	37	41	39	48.
Chatou. . . . .	37	43	39	36.
Harhalik. . . . .	37	41	39	15.
Selekouelh. . . . .	37	48	42	24.
Koukiar ou Kouketaeulh } . . . . .	37	7	39	2.
Santchou. . . . .	36	58	37	47.
Tououa. . . . .	36	52	37	7.
Paltchouk. . . . .	39	15	39	35.
Peichenia. . . . .	36	26	35	53.
Ilitchi. . . . .	37		35	52.
Halahache. . . . .	37	10	36	14.
Yulounghache. . . . .	36	52	35	37.
Tchila. . . . .	36	47	34	42.
Take. . . . .	36	13	33	45.
Kelia. . . . .	37	00	33	53.
Antchien. . . . .	41	28	44	35.
Isitalchan. . . . .	41	48	45	6.
Marhalan. . . . .	41	24	45	10.
Namkan. . . . .	41	38	45	40.
Haohan. . . . .	41	23	45	56.
Altoubei. . . . .	41	33	48	10.
Tachekan. . . . .	43	3	47	43.
Badakchan. . . . .	36	23	43	50.
Chekonan. . . . .	36	47	44	46.
Gaolochan. . . . .	36	49	45	26.
Ouahan. . . . .	38		45	9.
Poloeulh. . . . .	37		43	38.
Hatchoute. . . . .	37	11	42	32.

## MONUMENT

MONUMENT  
DE LA TRANSMIGRATION  
DES TOURGOUTHS  
DES BORDS DE LA MER CASPIENNE,  
DANS L'EMPIRE DE LA CHINE.

LA trente-sixième année de Kien-long, c'est-à-dire l'an de Jésus-Christ 1771, tous les Tartares qui composent la Nation des Tourgouths sont venus à travers mille périls jusques dans les campagnes qu'arrose la rivière d'Ily, demander en grâce qu'on voulût bien les admettre au nombre des vassaux du vaste Empire de la Chine. A les en croire, ils ont abandonné sans retour, comme sans regrets, les bords stériles du Volga et du Jaik, le long desquels, non loin de l'endroit où ces deux fleuves vont décharger leurs eaux dans celles de la mer Caspienne, les Russes leur avoient permis autrefois de s'établir, ils les ont abandonnés, disent-ils, pour venir admirer de plus près la brillante clarté du Ciel, et jouir enfin, comme tant d'autres, du bonheur d'avoir désormais pour maître, le plus grand Prince de l'U-nyers.

Malgré les différens combats qu'ils ont eus à soutenir, ou qu'ils ont été obligés de livrer à ceux dont ils traversoient les terres, et aux dépens desquels il leur falloit nécessairement vivre, malgré les déprédations qu'ils ont souffertes de la part

des Tartares vagabonds qui les ont attaqués et pillés sur la route plus d'une fois ; malgré les fatigues immenses qu'ils ont essayées en traversant l'espace de plus de dix mille *lys*, dans un pays des plus difficiles à parcourir, malgré la faim, la soif, la misère et une disette presque générale des choses les plus nécessaires à la vie, auxquelles ils ont été exposés, pendant les huit mois qu'a duré leur voyage, ils étoient encore au nombre de cinquante mille familles lorsqu'ils arrivèrent ; et ces cinquante mille familles, pour me servir des termes du pays, comptoient sans erreur sensible, le nombre de trois cens mille bouches.

Parmi les Russes qu'ils enleverent lors de leur départ, on compte une centaine de soldats, à la tête desquels étoit un Monsieur Ddudin, Dudin, ou Toutint, suivant la manière dont on prononce ici. Ce nom ne doit pas être inconnu dans nos climats ; il ne ressemble en rien aux noms ordinaires des Russes. Ne seroit-ce pas quelque François dépaycé, auquel les Moscovites avoient donné de l'emploi chez eux ? Quoiqu'il en soit, si cet Officier avoit vécu encore au mois d'Août dernier, lorsque l'Empereur donna audience aux Princes Tourgouths qu'il avoit appellés à Gi-ho, où il prenoit le plaisir de la chasse, on l'auroit certainement renvoyé avec honneur en Moscovie. Sa Majesté ne dédaigna pas de s'informer par elle-même de ce fait. *Est-il vrai, demanda-t-elle à l'un des Chéfs de la Nation, est-il vrai qu'avant votre départ vous avez pillé les possessions des Russes, et leur avez enlevé un de leurs Officiers et environ une centaine de soldats ? Nous n'avons fait*, lui répondit le Prince Tourgouth, *que ce que nous n'avons pas pu nous dispenser de faire dans les circonstances où nous nous trouvions. Pour ce qui est de l'Officier Russe et de ses cent et quelques soldats, il y a grande apparence qu'ils ont tous péri le long de la route. Je me souviens que dans le partage qu'on en fit, j'en eus huit pour ma part. Je m'informerai de mes gens si quelqu'un de ces Russes*

*est encore en vie, et s'il s'en trouve, je les enverrai à Votre Majesté, aussitôt après que je serai de retour à Ily.*

Cette année 1772, la trente-septième du règne de Kien-long, ceux d'entre les Eleuths qui s'étoient dispersés ci-devant dans ces vastes régions que l'on appelle du nom général de Tartarie, quelques hordes de Pourouths, et le reste de la Nation des Tourgouths, sont venus, comme les premiers, se soumettre d'eux-mêmes à un joug qu'on ne cherchoit pas à leur imposer. Ils étoient au nombre de trente mille familles, lesquelles ajoutées aux cinquante mille de l'année précédente, font un total de quatre cent quatre-vingts mille bouches qui joindront leurs voix à celles des autres sujets de l'Empire, pour publier les merveilles d'un des plus glorieux regnes qu'il y ait eü depuis la fondation de la Monarchie.

Un événement si extraordinaire et si peu attendu, arrivé dans des circonstances où l'on célébroit ici, avec une pompe digne de toute la majesté de celui qui y donne des lois, la quatre-vingtième année de l'âge de l'Impératrice mère, a été regardé par l'Empereur comme une marque infailible de la bonté de ce Ciel suprême dont il se dit le fils, et dont il se glorifie de n'avoir cessé, depuis qu'il est sur le Trône, de recevoir les plus signalés bienfaits. C'est ainsi qu'il l'a fait consigner dans les Archives particulières de sa Nation ; Archives qui dans la suite des siècles seront peut-être en contraste sur bien des points, avec celles que publieront les Historiens Chinois, et avec celles encore que quelques Nations voisines pourront publier aussi, pour constater les mêmes faits. Celles-ci pourroient prêter des vues de politique et des manœuvres qui n'ont point eu lieu, tandis que celles-là, malgré certaines apparences qui pourroient rendre probables les intrigues et les négociations que peut-être on supposera avoir été mises en pratique pour faire réussir un dessein concerté, ne diront cependant que le vrai, qu'on aura quelque peine à croire.

Si le témoignage d'un contemporain, d'un témoin, pour ainsi dire oculaire, qui est sans préjugé comme sans intérêt, étoit nécessaire ici, pour constater que le fait dont on va parler, est au nombre de ceux qui sont vrais dans toutes leurs circonstances, je le donnerois volontiers, sans craindre qu'aucun homme tant soit peu instruit, pût jamais m'accuser d'erreur ou de partialité. Quoiqu'il en soit, en attendant que l'Histoire instruisse la postérité d'un événement qu'il regarde comme un des plus glorieux qui soit arrivé sous son règne, l'Empereur en a fait graver sur la pierre le précis et l'époque, en quatre sortes de langues qui sont celles que parlent les différens peuples qui lui sont soumis, c'est-à-dire les Mant-choux, les Mongoux, les Tangouths et les Chinois. Ce monument lapidaire doit être élevé à Ily, sous les yeux mêmes des Tourgouths, pour être à portée d'être vu par tous ceux des différentes Nations, que je viens de nommer. Ayant eu l'occasion de m'en procurer une copie, prise sur l'original même, par un de ceux qui étoient chargés de l'écrire en Mant-choux, j'ai cru que je pouvois en faire la traduction. On la verroit sans doute avec plaisir, même comme une pièce littéraire, si j'avois pu lui conserver dans notre langue cette noble simplicité, cette énergie et cette précision que l'Empereur a su lui donner dans sa langue naturelle. Voici à-peu-près comment il s'exprime :

---

MONUMENT  
DE LA TRANSMIGRATION  
DES TOURGOUTHS,

*Lesquels volontairement et de leur plein gré, sont  
venus en corps de Nation, se soumettre à l'Empire  
de la Chine.*

» CEUX qui après s'être révoltés, inquiets sur un crime qu'on  
» ne peut point encore leur faire expier, mais pour lequel ils  
» voient bien qu'ils seront tôt ou tard punis, demandent qu'il  
» leur soit permis de rentrer sous le joug de l'obéissance, sont  
» des hommes qui se soumettent par crainte; ce sont des sujets  
» forcés. Ceux qui, maîtres de subir ou de ne pas subir le joug,  
» viennent cependant s'y soumettre volontairement et de leur  
» plein gré, lors même qu'on ne pense point à le leur imposer,  
» sont des hommes qui ne sont soumis que parce qu'ils le veulent  
» bien; ce sont des sujets qui se sont donnés librement à celui  
» qu'ils ont choisi pour les gouverner.

» Tous ceux qui composent aujourd'hui la Nation des Tour-  
» gouths, sans être effrayés des dangers d'une longue et pénible  
» route, pleins du seul desir de se procurer pour la suite une  
» meilleure manière de vivre, et un sort plus heureux, ont  
» abandonné les lieux qu'ils habitoient bien loin au-delà de nos  
» frontieres, ont parcouru avec un courage à l'épreuve de tout,  
» l'espace de plus de dix mille lys, et sont venus se ranger  
» d'eux-mêmes au nombre de mes sujets. Leur soumission à mon

# M É M O I R E S

- C O N C E R N A N T

L'HISTOIRE, LES SCIENCES, LES ARTS,

LES MOEURS, LES USAGES, etc.

D E S C H I N O I S ,

*Par les Missionnaires de Pekin.*

---

---

T O M E , P R E M I E R .

---

---

A P A R I S ,

CHEZ GAY, Libraire, rue d'Enfer-Michel, N° 731.

ET GIDE, Imprimeur-Libraire, Place Sulpice,  
au Grand Balcon,

---

---

L'AN 5 DE LA RÉPUBLIQUE. (1797).

---